

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

DS
S31
I5634



老
人
愛
孫

L'art d'être grand-père.

(Bois gravé de Manh-Quynh.)

VOTRE INTÉRÊT

VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux
**BONS DU TRÉSOR
INDOCHINOIS**

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2 %

BONS A UN AN

émis à 98 \$
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 \$ 60
remboursables
au gré du porteur

au pair	à TROIS MOIS	de date
à 100 \$ 50	à SIX MOIS	de date
à 101 \$	à NEUF MOIS	de date
à 101 \$ 60	à UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5^e Année - N° 200

29 Juin 1944

Edité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES
6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc.
doivent être adressés à la Revue
« INDOCHINE »

6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :

Un an : 25 \$ 00, 6 mois : 15 \$ 00

Etranger :

Un an : 35 \$ 00, 6 mois : 20 \$ 00

Le numéro : 0 \$ 50

SOMMAIRE

Question sociale et Charte du Travail (III),
par G. BALLARD.

L'action missionnaire en Indochine. — La Mission du Laos et les Oblats de Marie Immaculée, par P.-J. C.

Saison de l'Artisanat, de la Petite Industrie et des Arts appliqués 1943-1944. — L'Industrie de la Vannerie-Sparterie en Indochine, par M.

Près de cent Français reposent à l'ombre des murs de la Citadelle de Dong-hoi, par K.

Images du Cambodge, photos de M^{me} C. THOMSON, MM. HOUDAYER, CONSIGNY, RICHARD et LAIR.

Au Tonkin il y a cinquante ans (Suite). — Mai-juin 1894.

Lettre du pays Moï, par J. L...

Une sentinelle avancée de la baie d'Along : l'île de Bach-Long-Vi, extrait d'une étude inédite de P.-A. LAPICQUE.

Abonnements : Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

QUESTION SOCIALE ET CHARTE DU TRAVAIL (Suite)

par G. BALLARD

Ancien élève de l'Ecole Polytechnique.

III

Solutions et expériences d'hier.

Les solutions qui ont été proposées et expérimentées jusqu'à présent découlaient de deux conceptions opposées : le libéralisme et le socialisme.

Le libéralisme du XIX^e siècle, recherche la solution presque uniquement par des moyens de nature politique. Il croit qu'il suffit de donner au prolétaire une indépendance quasi absolue pour résoudre le problème social.

C'est dans ce but que nos grands-pères accordèrent au peuple le suffrage universel. Les ouvriers devaient ainsi défendre leurs droits. On connaît ces estampes de 1848 qui représentent un ouvrier en blouse et en sabots glissant dans l'urne un bulletin de vote, tandis que roule à terre une pique insurrectionnelle désormais inutile.

Plus tard nos pères reconnaissent le droit de grève dans la même intention, tandis que la liberté d'association doit permettre aux syndicats d'ouvriers de défendre les intérêts du prolétariat par la bonne entente et la prévoyance.

Considérant l'élément travail comme un attribut personnel de l'homme en société, le libéralisme ignore l'aspect moral de la question et maintient le problème de la sécurité ouvrière sur le plan individuel, se bornant à mettre à la disposition de chacun les moyens de s'unir, ainsi que les instruments de protection : caisses de retraites, mutuelles d'assurances, etc. ; la réponse du XIX^e siècle à la question sociale est une réponse individualiste.

★ ★

Nous ne savons que trop, hélas, que le libéralisme, sur le plan social, et si l'on excepte de brillantes réussites privées comme celles de Michelin, a rencontré un échec.

En fait, au XX^e siècle, les syndicats ouvriers sont devenus des clubs politiques plus préoccupés de s'emparer du pouvoir que de construire des habitations à bon marché.

La grève sert plus souvent d'arme aux politiciens que d'instrument de défense des légitimes intérêts ouvriers. Quant aux caisses d'épargne, elles sont surtout utilisées par les ruraux et les petits boutiquiers. Lorsque, après la guerre de 1914, on voudra remettre debout cette construction du XIX^e siècle, on constate qu'elle n'a jamais eu d'existence. La vision des philanthropes du XIX^e siècle : suffrage universel, instruction primaire, bibliothèques, coopératives, mutuelles de retraites, etc., est restée à l'état de rêve. L'entre-deux-guerres, de 1919 à 1939, souffrira d'un climat social malsain de revendications, de malheur et de haine, qui frappe la France d'angoisse et d'impuissance.

Tel a été le destin de cette conception sociale dont la faiblesse était d'être trop optimiste, d'admettre que l'homme est vertueux et fort et de ne lui fournir qu'un appui insuffisant. Reposant sur la figure artificielle de l'humanité qu'ont dessinée les philosophes du XVIII^e siècle, elle n'était pas, comme on le dit aujourd'hui, « à hauteur d'homme ».

Nous ne devons pas en sourire. Elle avait ses racines dans la pensée française du XVIII^e siècle qui a modelé le monde d'hier, et elle s'était assigné un idéal élevé : donner à l'ouvrier ce à quoi nos pères tenaient le plus au monde : l'indépendance individuelle absolue.

★ ★

Mais les idées et les désirs des hommes varient. Albert de Mun disait : « La grande peine de notre âge et son fléau nécessaire est d'accorder les invincibles lois de la tradition avec l'irrésistible mouvement du temps... ».

Vers la fin du XIX^e siècle, en 1871, à Londres, un juif allemand, Karl Marx, écrit les dernières pages d'un livre qui sera peu lu, mais dont le contenu, répandu par les intellectuels, mettra en mouvement les masses prolétariennes du monde entier. Comme le titre de son livre l'indique : *le Capital*, Karl

Marx, rompant avec la tendance purement politique de son temps, fait intervenir des considérations économiques. Karl Marx fonde sa doctrine politique — ce qu'on appellera plus tard le totalitarisme —, et sa doctrine sociale — le socialisme — sur une doctrine économique : l'interventionnisme.

Qu'est-ce donc que l'interventionnisme économique ?

Jusque-là les libéraux avaient été surtout frappés par les lois de la science économique qui montrent que le rendement de l'effort humain est maximum lorsque les éléments économiques (marchandises, capital, travail) sont laissés libres de se concurrencer et de faire jouer le mécanisme des prix.

Aujourd'hui on en tire la conclusion que le volume des lois et règlements qui atteignent le domaine de l'économie doit être minimum et justifié par des considérations sérieuses, sans quoi l'économie se congèle, les crises s'éternisent et le niveau de vie décroît.

Au XIX^e siècle on raisonnait autrement. Dépassant les conclusions de la science économique, les doctrines du « libéralisme classique » posaient en principe que la loi ne doit pas pénétrer dans l'économie. Pour eux « l'activité économique, à l'instar de l'activité scientifique, ou esthétique, constituait un domaine fermé, isolé de la vie politique, soustrait à l'action des lois ».

Karl Marx et ceux qu'on a appelés les interventionnistes, prennent le contre-pied de cette doctrine. Ils affirment que la vie économique doit être régie, non par le jeu des forces économiques naturelles (offre, demande, prix, recherche du profit) mais par l'Etat, qui réglera la production, la distribution et la consommation à l'aide de plans et de règlements.

Les conséquences de cette doctrine économique seront immenses. Jusqu'à Karl Marx les penseurs politiques modernes — et surtout les Français — avaient, conformément à la tradition chrétienne, limité l'action de l'Etat au seul domaine de la politique. L'homme était laissé libre dans le domaine de la subsistance comme dans celui de la pensée.

Au contraire, dans un monde économiquement interventionniste, la réussite de la planification n'est concevable que si les intérêts divers, les conceptions personnelles disparaissent. L'essayiste américain, Walter Lipmann, écrit : « Alors que, dans les sociétés libres, l'opposition est une fonction constitutionnelle, elle est une trahison dans

les sociétés interventionnistes (1). Le pouvoir ne peut donc s'empêcher d'être autoritaire, absolu, et d'intervenir partout. »

Les temps ont bien changé. Nos pères croyaient que la richesse s'accroît par le travail, l'esprit d'entreprise et d'épargne. L'homme de 1920 croit que c'est l'Etat qui donnera le bonheur aux hommes. Lorsqu'il se produit des mouvements populaires, ce n'est plus pour en appeler à la liberté, pour affirmer les droits de l'individu et limiter les pouvoirs de l'Etat, c'est au contraire pour imposer aux individus la dictature d'une classe sociale et donner à l'Etat tous les pouvoirs.

Nous assistons à la naissance du dieu Etat et du totalitarisme.

★ ★

Dans le domaine social, comme dans le domaine économique, la position totalitaire est aux antipodes de celle du libéralisme.

La solution collectiviste est simple : soit qu'il s'empare des biens et du travail privés (comme dans le marxisme), soit qu'il les dirige et les asservisse (c'est le système national-socialiste), l'Etat fixe à chacun sa mission ou sa tâche, détermine les prix et les salaires, arrête quel sera pour chacun le niveau de vie, c'est-à-dire la ration de consommation. Il est donc apparemment aisé de résoudre le problème social et d'augmenter la part de consommation du prolétaire. Dans ce système, l'Etat prend en charge la sécurité du travailleur ; il élève lui-même les enfants, soigne les malades, recueille les vieillards.

Ce qui caractérise le totalitarisme sur le terrain social, c'est donc qu'il considère le travail comme une simple fraction de l'économie, à côté de l'outil et de la matière première. Il en règle les conditions d'emploi en fonction du résultat à obtenir. Quant à l'homme, il l'envisage standardisé et rassemblé en masses auxquelles il se propose de distribuer uniformément bien-être et sécurité.

Le libéralisme se plaçait sur le plan individuel ; il employait des moyens d'action de nature politique. Le totalitarisme, au contraire, ignore l'homme. Il agit en prenant en charge la vie économique, et il ne connaît que la masse humaine, masse internationale lorsqu'il s'agit du socialisme marxiste, masse nationale lorsqu'il s'agit du national-socialisme.

(1) Walter LIPMANN : *The good society* (« La cité libre »).

Les expériences totalitaires s'échelonnent sur le dernier quart de siècle, elles recouvrent l'« entre-deux-guerres » : 1917, révolution russe ; 1923, révolution italienne ; 1933 révolution allemande. On peut aujourd'hui en apprécier le côté social et en tirer une opinion sur ce socialisme dont ces trois révolutions se proclament les représentants.

Il serait ridicule de nier l'amélioration des conditions de la vie ouvrière dans les pays qui ont adopté les méthodes collectivistes. La première constatation des observateurs, c'est la transformation psychologique, l'allant et l'enthousiasme des ouvriers. Ils savent qu'ils participent à une grande entreprise, à une grande œuvre et cette croyance éclaire leur effort. Nous verrons dans un instant qu'elle est cette entreprise.

Du côté matériel les témoins enregistrent une sensible amélioration des conditions de vie. Grâce à une organisation et à une discipline strictes la nourriture — plus simple — est plus abondante ; le vêtement, standardisé, est plus confortable ; les distractions, prises en commun, plus nombreuses ; les vacances, par trains ou bateaux entiers, au son des chants patriotiques, embellissent l'existence. Il n'y a pas à douter que le niveau d'existence, d'ailleurs inférieur à celui de l'ouvrier français, a été sensiblement élevé.

Ces résultats ont pu donner espoir à certains, qui en toute bonne foi, ont cru que le problème social était enfin résolu.

Cependant, lorsqu'on examine de près la question, on constate que le socialisme porte en lui des incapacités fondamentales qui le condamnent à l'échec.

Dans le plan moral d'abord, le système collectiviste n'apporte pas de solution à la crise sociale. Le national-socialisme transforme le patron en une sorte de fondé de pouvoirs de l'Etat qui lui dicte ce qu'il doit faire, empêche les bénéfices ou rembourse les pertes. Le marxisme le remplace ouvertement par un fonctionnaire. Mais quels liens psychologiques nouveaux unissent ces chefs aux ouvriers ? Dans une société libérale, la nécessité de maintenir la vie de l'entreprise qui est le gagne-pain commun, pourrait unir patrons et employés. Dans une société collectiviste les gains ou les pertes de l'entreprise importent aussi peu au chef qu'à ses subordonnés. A la fin de la journée, le « directeur » monte dans son auto et l'ouvrier se rend à son centre culturel où d'autres fonctionnaires lui ouvrent

les portes d'une bibliothèque. Et pour l'ouvrier qu'est-ce qui distingue, dans leur auto, un riche d'un haut fonctionnaire ? Walter Lipmann a écrit que « l'idéal collectiviste trouve sa réalisation la plus parfaite non pas dans une famille, ni dans une association, ni dans un marché, ni dans une communauté religieuse, mais dans un régiment de soldats disciplinés ». Il rencontrait sur ce point le fondateur du fascisme, M. Mussolini, lorsque, dans un de ses discours, il disait : « Loin d'écraser l'individu, l'Etat fasciste multiplie ses énergies, de même que dans un régiment un soldat est non pas diminué, mais multiplié par le nombre de ses camarades ».

Il est donc nécessaire, pour échauffer cette existence austère, de trouver dans les nations socialistes un ressort psychologique qui relève les têtes, éclaire les regards et cadence la marche. Ce ressort, ce sera l'instinct de puissance ; et c'est pourquoi l'on constate que c'est non pas le bien-être, mais la puissance qui est invariablement l'objectif des nations totalitaires.

Mais quelle sorte de puissance ?

La considération de l'aspect matériel de la réforme socialiste va nous le montrer.

Dans le domaine économique, l'Etat totalitaire rencontre aussi des difficultés. L'ennemi de l'interventionnisme c'est, en effet, la complexité de la vie économique. La planification et la réglementation ont des limites qui sont la multiplicité des interventions nécessaires. On ne peut avoir derrière chaque producteur ou échangiste, un fonctionnaire chargé de le diriger. Or la prospérité, le bien-être, l'abondance se manifestent par la variété, et non autrement. Etre bien chaussé, ce n'est pas disposer de six paires de chaussures à clous, mais d'un assortiment qui va des souliers de travail à l'escarpin verni. Cette diversité paralyse les efforts de l'interventionnisme, qui ne peut jouer que lorsque son objectif est simple, lorsqu'il s'agit de rations de vivres et d'équipement et d'objets standards à produire en masse, comme lorsqu'il s'agit d'armées en campagne.

Voilà pourquoi la puissance, cet objectif inévitable des nations collectivistes, finit toujours par être la puissance armée. Or la puissance armée ne peut avoir qu'un seul aboutissement : la guerre.

(A suivre. — Dans notre prochain numéro : « La solution française »).

La Mission du Laos et les Oblats de Marie Immaculée

par P.-J. C. (o. m. i.)

I. — PAR MANIERE DE LONG PREAMBULE

C'est une page déjà longue de l'histoire missionnaire qu'il faut retracer pour avoir une idée aussi exacte que possible de ce que furent les difficultés sans nombre que rencontrèrent les premiers apôtres du Laos avant l'arrivée toute récente (1935) des Oblats de Marie Immaculée. Cette page est nécessaire pour comprendre le peu d'ampleur des résultats acquis, pour situer au mieux l'œuvre confiée aux fils de Mgr de Mazenod dans un pays où, de nos jours encore, les routes sont rares et les moyens de transport moyenâgeux. Nous nous y arrêtons donc, empruntant à ceux qui nous ouvrirent les voies de ce pays, les admirables Pères des Missions Etrangères de Paris, quelques réflexions, quelques faits, quelques dates.

Le Laos n'a pas été touché par les deux grands courants missionnaires qui inondèrent l'Extrême-Orient, l'un empruntant la fameuse « route de la soie », passant très au Nord, l'autre la voie maritime venant se heurter sur la muraille abrupte de la chaîne Annamitique. Le Laos fait partie de ces pays voués à l'isolement de par leur situation géographique même.

C'est seulement au XVII^e siècle qu'on trouve des traces certaines de la pénétration évangélique dans ce pays. Un missionnaire, si l'on en croit les vieilles annales bouddhiques de ce temps, séjourna à Vientiane de 1642 à 1647. C'était un jésuite piémontais, le Père Giovanni Paria Leria, qui parti au Cambodge, vint s'installer à la cour, où sa réputation de savant lui valut quelque crédit et un logement gratuit dans les dépendances royales.

En fait, cette même ville de Vientiane ne sera régulièrement visitée par les Pères qu'à partir de 1895 et l'un d'eux ne s'y fixera à demeure qu'en 1910.

Il faut noter que les circonstances particulières à ce pays ne retardèrent pas peu les progrès de l'Evangile du Christ. La liberté

du culte dans le territoire du royaume de Luang-prabang ne date que du 29 mars 1930. Haines sourdes, injustices criantes, promesses sans lendemain, rien ne fut épargné aux messagers de la Bonne Nouvelle. Les peuples voisins eux-mêmes — Annam, Siam, Cambodge — ne manifestaient pas que de l'enthousiasme pour la doctrine des nouveaux venus. On ne mit du reste pas longtemps à les accuser des forfaits et des irrégularités de la Création. Et puis, il n'était pas aisé de se fixer, voire de pénétrer au Laos. La forêt si dense en certaines régions, si peu hospitalière, les montagnes et les torrents, la fièvre, furent d'implacables ennemis. Enfin, la population elle-même, sans jamais se montrer franchement hostile, n'opposa pourtant à un zèle qui ne demandait qu'à se dépenser, qu'une indolence et une apathie sans grand espoir.

Malgré tout, à maintes reprises, la conquête fut tentée.

1. — Le premier, Mgr Pallu, principal fondateur des Missions Etrangères de Paris, compta le Laos au nombre des territoires que lui confia le Pape Alexandre VII, le 9 septembre 1659. Dès 1662, ayant recruté quelques compagnons d'apostolat, il se met en route pour le Siam qu'il n'atteindra que deux ans plus tard, perdant durant le voyage, cinq sur sept de ses collaborateurs. Tracassé par les représentants des rois d'Espagne et de Portugal, il entreprend d'atteindre la Chine en passant par le Laos : cette fois, le gouvernement siamois s'y oppose. La partie est remise, mais le Laos ne disparaît pas de ses préoccupations puisque, dix-neuf ans plus tard, il y enverra deux missionnaires : un franciscain italien, le Père Angelo, et le Père Grosse, des Missions Etrangères de Paris. Ce dernier meurt l'année même de son arrivée (1683), âgé de trente-trois ans, suivi de peu par Mgr Pallu (1684). Mission sans résultat.

2. — Une seconde tentative eut lieu en 1771 ; le Tonkin jouissant alors d'un calme relatif, Mgr Reydellet en profita pour s'occu-

per du Laos. La fondation dans les montagnes et les forêts de l'Ouest, en dehors des atteintes du gouvernement annamite, de postes qui serviraient de refuges en temps de persécution, et l'établissement d'un séminaire en dehors de toute atteinte, furent des mobiles suffisants pour le décider à agir dans ce sens.



Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD
Evêque de Marseille
Fondateur des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

Deux catéchistes partis du Nghê-an, avaient découvert en remontant le Sông Ca, quelques Tonkinois cachés dans les montagnes. Au Trân-ninh, de nombreux habitants avaient promis de se faire instruire si les deux émissaires se fixaient parmi eux. On étudiait la question quand les troubles reprirent Davoust (1785) reprend le projet des « chrétientés refuges » et délègue le Père Le Breton à cette tâche. Elle n'aboutit pas. Tous les rapports de cette époque finissent par le même refrain : « Le pays est fort beau mais l'eau ne vaut rien ». En 1787, le Père meurt, heureux quand même d'avoir ouvert la route à d'autres.

Et le Laos se verra de nouveau abandonné durant quarante ans, la Révolution française ayant tari le recrutement missionnaire.

3. — Nouvel essai en 1830, année où le Père Deschayannes quitta sa mission du Siam pour s'élancer vers le nord du royaume,

où il convertit quelques infidèles. La fièvre a vite raison de son opiniâtreté : nouvel abandon.

4. — Au Cambodge, en 1855, paix totale. Mgr Miche en profite pour aborder le Laos. Vite découragé au sud, il espéra mieux réussir en envoyant ses missionnaires au nord. Il ne fut pas plus heureux : le Père Triaire meurt après deux mois de voyage et ses catéchistes sont presque tous frappés avec lui. Son compagnon regagne péniblement le Cambodge, à demi mort.

5. — A la même époque, un autre effort était entrepris à partir du Tonkin méridional où l'on décida (1853) de reprendre l'évangélisation du Trân-ninh. Durant quatre ans, des Pères, tant européens qu'indigènes, furent dirigés vers le Laos. Dès 1856, le Père Colombet succombe, ainsi que son compagnon. La « fièvre des bois » avait encore une fois vaincu.

6. — Le branle était donné pourtant : bientôt le Laos sera abordé de quatre côtés à la fois. En 1876, les missionnaires du Cambodge se portent sur le haut Mékong, ceux du Siam progressent au nord et à l'est de leur mission. En 1878, Mgr Puginier tente la pénétration par le Thanh-hoa, tandis que le Tonkin méridional se lance à son tour à l'assaut, établissant un poste d'avant-garde à Canh-trap.

Deux de ces expéditions présentent un intérêt tout spécial : celle du Siam, qui aboutira à la création du vicariat apostolique de Nong-seng, dit « Vicariat du Laos », et celle du Tonkin occidental : cette dernière coûta à Mgr Puginier vingt-six de ses missionnaires, catéchistes et servants. C'est dire qu'elle ressembla plus à un chemin de Croix douloureux qu'à une entrée triomphale à Jérusalem. Elle porta cependant ses fruits puisque, dans cette région — Sam-neua, rattaché au vicariat apostolique de Thanh-hoa —, on pouvait compter en 1937 plus de 8.000 chrétiens.

Qu'on ne s'étonne pas de tant de sacrifices consentis. Ils sont à la hauteur de l'épopée glorieuse des Missions Etrangères de Paris en Extrême-Orient. Ils sont garants d'un avenir prometteur et la preuve irréfutable du désintéressement tout apostolique de leurs auteurs.

C'est donc sans conteste possible aux Pères des Missions Etrangères de Paris que revient l'honneur d'avoir ouvert ce lointain et inhospitalier Laos à l'influence chrétienne, et cela au prix d'une persévérance qui ne s'est jamais démentie.

Mais avancer ne suffit pas ; il faut encore maintenir les positions conquises.

C'est pourquoi Rome, dans sa sagesse, détacha de l'immense vicariat apostolique du Laos — qui comprenait tout le Laos moins Sam-Neua, plus une grande partie du Siam — la partie Nord de ce territoire, soit les cinq provinces de Vientiane, Luang-Prabang, Houeissai, Phong-Saly et Trân-Ninh, et qu'elle les confia au zèle d'une Congrégation bien française, dotée d'un personnel missionnaire plus nombreux : la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Le 14 juin 1938, la préfecture apostolique de Vientiane et Luang-Prabang était érigée, territoire grand comme le quart de la France, avec tout au plus 3.000 catholiques. Une nouvelle phase commençait.

II. — LES OBLATS DE MARIE IMMACULEE

On ne connaissait pas jusqu'à ce jour les oblats de Marie Immaculée (O.M.I.) en Extrême-Orient. Certes, les passagers, sans le savoir souvent, ont pu admirer lors de l'escale de Colombo l'œuvre incomparable opérée par leurs soins dans la grande île de Ceylan. Les lecteurs d'ouvrages missionnaires n'ont pas été sans être frappés par l'ampleur des terrains d'apostolat à eux confiés : au Canada, où, à côté de l'Université d'Ottawa qu'ils dirigent, neuf vicariats, allant du Saint-Laurent à l'Océan Glacial, occupent plusieurs centaines de Pères, au Sud-Africain, où on les trouve un peu partout ; du Natal au Congo belge ; au Texas, en Amérique du Sud (Pilcomayo), aux Philippines (Mindanao) ; en Australie même, il y a aussi des Oblats.

Aujourd'hui, sans être très nombreux — 15 Pères et un frère coadjuteur, — venus les bons derniers sur la terre française d'Indochine, les oblats œuvrent au Laos de leur mieux, malgré les circonstances. Ils sont du reste, au Laos, dans leur vocation : l'évangélisation des pauvres.

Charles-Joseph-Eugène de Mazenod ? Nom inconnu, sauf peut-être des Marseillais qui doivent au saint évêque et leur cathédrale et le sanctuaire tant vénéré de Notre-Dame de la Garde. Et pourtant, missionnaire infatigable, évêque sans peur, sénateur écouté du Second Empire, Mgr de Mazenod fut de son temps (1782-1861) un homme influent, un batailleur à la façon de Louis Veuillot et qui ne fut jamais vaincu. C'est de ce cœur ardent, de cette âme brisée à l'aspect des ruines accumulées par la Révolu-

tion française que devait naître un organisme réparateur dans la pensée de son fondateur : la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée (1826), dont le but premier était la rechristianisation de la France. Missionnaires des pauvres, les oblats ne purent résister longtemps aux appels angoissés venus de l'extérieur : ils répondirent généreusement, tout en poursuivant sur le sol de France leur labeur patient. 22 seulement en 1826, ils étaient 1.700 au début du siècle, 5.200 en 1936. Congrégation internationale — au Séminaire de Rome, ne parlait-on pas jusqu'à 14 langues différentes ! — elle se répandit assez vite dans le monde entier, fière de porter jusqu'aux extrémités de la terre le nom de Dieu et de la Vierge Marie. Hélas ! que sont devenues, par suite de la guerre, les belles provinces de Pologne, d'Allemagne et de France ? La guerre civile d'Espagne avait déjà ravagé les effectifs de la Péninsule de la moitié de ses membres...

Pourquoi, jusqu'à ce jour, les oblats n'allèrent-ils évangéliser que des contrées soumises à la domination anglo-saxonne ? Deux causes expliquent cette anomalie : d'une part les occasions qui se présentèrent ; d'autre part, la loi d'expulsion des religieux qui obligea ces derniers à fuir leur propre pays pour pouvoir faire le bien. Des temps meilleurs sont venus où une tolérance toute politique leur permit d'accepter un travail apostolique en pays français. Le Saint Père offrit au Très Révérend Père Théodore Labouré, Supérieur général, sixième successeur de Mgr de Mazenod, ou Madagascar ou le Laos. Fidèle à la consigne du saint fondateur des oblats, il crut devoir choisir le Laos comme étant plus abandonné. Et depuis 1935, les oblats sont en Indochine, au Laos.

III. — LES OBLATS AU LAOS

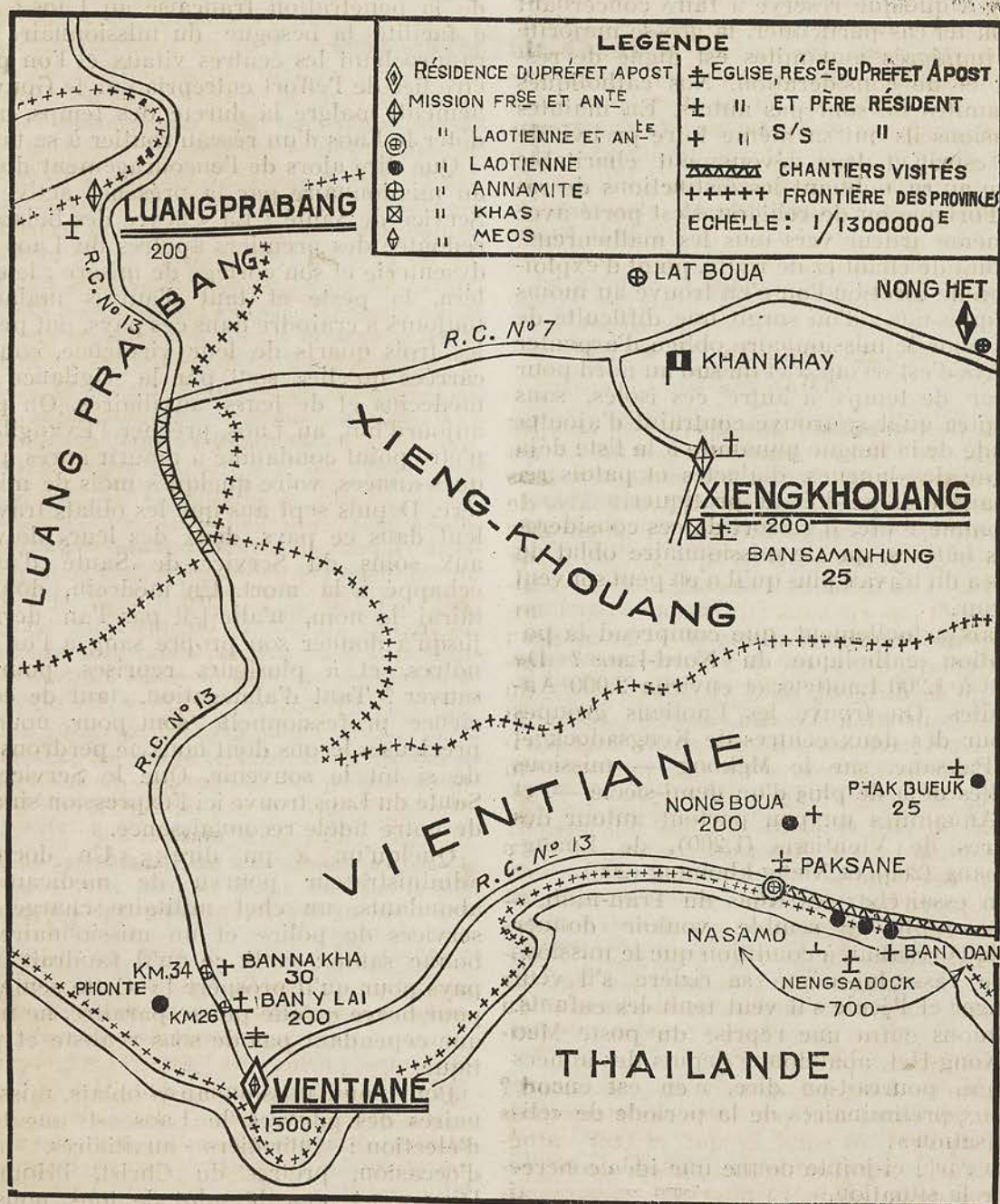
Il est difficile de donner une idée aussi claire que possible de l'état actuel de la Mission des oblats. La multiplicité des régions et des races touchées, la variété des dialectes parlés, les situations géographiques très différentes les unes des autres, les conditions d'existence allant de l'honnête confort dans les centres au dénuement dans les postes de l'intérieur, les réactions variables des populations, les difficultés d'accès, etc., sont autant de raisons susceptibles de rendre la tâche des plus ardues. Le Laos n'est rien moins qu'homogène au fond et il y a autant de différence entre la vallée du Mékong, par exemple, et le plateau du Trân-Ninh qu'entre un Laotien de Vientiane et un Mèo de Nong-Het. Et nous ne voulons

parler ici que des trois provinces de Vientiane, Luang-prabang et Xieng-khouang.

Si ces trois contrées sont déjà si diverses, que dire alors du chaos des races, peuplades et tribus du haut Mékong et de Phong-Saly ? C'est à croire que nos ancêtres cons-

partout ailleurs, tari le recrutement, et l'absence de tout moyen de communication autre que la marche à pied, y sont pour quelque chose.

Il ne faudrait pas sous-estimer non plus, du point de vue catholique, l'apport anna-



truisirent dans ces régions reculées les fondements orgueilleux de la catastrophique tour de Babel ! Du reste, la Mission n'a pas encore pris pied dans ces deux dernières provinces : la guerre qui a ici, comme

mite. On dit trop facilement que ces derniers ne constituent au Laos qu'un agglomérat confus de tous les indésirables d'Annam ; qu'ils n'ont le plus souvent franchi le col d'Ai-Lao ou le col Barthélemy

que parce qu'ils avaient fini de bien faire ailleurs. Accusation trop simple pour être vraie, dirons-nous, si l'on veut se souvenir de l'application sérieuse que met l'Administration à refouler vers leurs villages d'origine les délinquants ou les impénitents. Et l'on peut dire qu'au Laos comme partout, s'il y a quelque réserve à faire concernant tel ou tel cas particulier, la grosse majorité des immigrés annamites est digne de respect et de considération. Nos catholiques annamites ne sont pas autres. En maintes occasions ils ont su même faire preuve de bon esprit et leur dévouement charitable entre autre, oubliant les distinctions de race, d'origine ou de religion, s'est porté avec la même ardeur vers tous les malheureux.

Point de chantier de route, point d'exploitation de forêt où l'on n'en trouve au moins quelques-uns : d'où surgit une difficulté de plus pour le missionnaire obligé d'arpenter le pays d'est en ouest et du sud au nord pour visiter de temps à autre ces isolés, sans compter qu'il se trouve contraint d'ajouter l'étude de la langue annamite à la liste déjà longue des langues, dialectes et patois régionaux qu'il se doit de pratiquer.

Somme toute, il ressort de ces considérations hâtives, que le missionnaire oblat du Laos a du travail plus qu'il n'en peut souvent fournir.

Mais actuellement, que comprend la population catholique du Nord-Laos ? De 1.000 à 1.200 Laotiens et environ 2.000 Annamites. On trouve les Laotiens groupés autour des deux centres de Kengsaddock et de Paksane, sur le Mékong — missions vieilles déjà de plus d'un demi-siècle —, et les Annamites un peu partout autour des centres de Vientiane (1.200), de Luangprabang (200) et Xieng-khouang (200).

Un essai chez les Khas du Trân-ninh, à Ban-sam-nhung, semble vouloir donner quelque résultat, à condition que le missionnaire fasse lui-même sa rizière s'il veut manger et l'école s'il veut tenir les enfants.

Notons enfin une reprise du poste Meo de Nong-Het, abandonné depuis des années et qui, pourrait-on dire, n'en est encore qu'aux préliminaires de la période de « climatisation ».

La carte ci-jointe donne une idée concrète de la situation.

IV. — L'AVENIR

Il est à Dieu. Pourtant, aucun des missionnaires oblats du Laos n'oublie le proverbe bien français : « Aide-toi, le Ciel t'aidera ».

Si le ministère dans ces régions dépeuplées est pénible à la nature, il n'en est pas moins vrai qu'en y mettant du sien, les espoirs sont permis. A longue échéance ? Peut-être. Mais l'Eglise a reçu de son Chef des promesses d'éternité...

Il convient ici de signaler les avantages de la pénétration française au Laos : elle a facilité la besogne du missionnaire en rapprochant les centres vitaux et l'on peut être fier de l'effort entrepris par le Gouvernement, malgré la dureté des temps, pour doter le Laos d'un réseau routier à sa taille.

Que dire alors de l'encouragement donné au missionnaire par la présence active du Service de Santé ? La « fièvre des bois », si redoutée des premiers apôtres du Laos ; la dysenterie et son cortège de misère ; le choléra, la peste et tant d'autres maladies toujours à craindre dans ces pays, ont perdu les trois quarts de leur virulence, contre-carrées qu'elles sont par la vigilance des médecins et de leurs auxiliaires. On peut aujourd'hui, au Laos, prêcher l'Evangile et n'être point condamné à mourir après quelques années, voire quelques mois de ministère. Depuis sept ans que les oblats travaillent dans ce pays, deux des leurs doivent aux soins du Service de Santé d'avoir échappé à la mort. Un médecin, dont je tairai le nom, m'alla-t-il pas l'an dernier jusqu'à donner son propre sang à l'un des nôtres, et à plusieurs reprises, pour le sauver ? Tant d'abnégation, tant de conscience professionnelle sont pour nous de précieuses leçons dont nous ne perdrons pas de si tôt le souvenir. Que le Service de Santé du Laos trouve ici l'expression sincère de notre fidèle reconnaissance.

Quelqu'un a pu dire : « Un docteur-administrateur pourvu de médicaments abondants, un chef militaire chargé des services de police et un missionnaire en bonne santé : voilà ce qu'il faudrait à ce pays pour qu'il prospère ! » Cette sentence, pour brève qu'elle puisse paraître, ne manque cependant pas de sens réaliste et pratique.

Pour nous, missionnaires oblats, missionnaires des pauvres, le Laos est une terre d'élection : infirmiers auxiliaires, juges d'occasion, prêtres du Christ, l'Homme-Dieu mort pour le salut de tous, nous ne pouvons qu'espérer en un avenir largement ouvert vers les destinées éternelles ; les habitants de ce pays, si habitués aux pistes embroussaillées, aux sentiers étroits et difficiles, ne peuvent pas être dépayés sur le chemin raboteux du Royaume des Cieux !...

L'industrie de la Vannerie-Sparterie en Indochine

par M.

LA vannerie est l'art de fabriquer des paniers et des meubles tressés. Quant à la sparterie, qui tire sous nom d'une graminée de la région méditerranéenne, elle utilise, outre le sparte, des textiles grossiers, tels que l'alfa ou la fibre de coco pour la confection de semelles, balais, coussins, sacs, claies, nattes, cordes et stores.

De tout temps les peuples de l'Indochine : Annamites, Cambodgiens, Laotiens et Moïs ont su faire avec le bambou, le jonc, le rotin ou la feuille de latanier des hottes, boucliers, paniers, éventails, etc. ; mais ces objets, parfois très bien exécutés, étaient réservés d'ordinaire à des usages purement domestiques et ne donnaient lieu qu'à des transactions de peu d'importance.

C'est Ch. Crevost qui, le premier, comprit tout le parti que l'Indochine pouvait tirer de ses ressources dans ce domaine. Il fit venir du Japon des modèles de vannerie en rotin qu'il montra aux artisans et dont ceux-ci s'inspirèrent ; il répandit les procédés de fixation des colorants sur l'écorce de bambou, lança la fabrication des cabas en jonc, des tapis-brosses en fibres de coco, des sièges genre Thonet ; grâce à ses conseils des entreprises tonkinoises réussirent à concurrencer les maisons chinoises de la région de Phat-diem qui détenaient le monopole de la fabrication et du commerce des nattes en jonc. Il sut enfin intéresser les maisons d'exportation aux articles de vannerie et de sparterie indochinois et, dès le début du siècle, un courant de ventes s'établit avec la Métropole.

Cet effort a été continué par différentes maisons de la place ; de nouveaux débouchés, notamment celui des Etats-Unis, ont été ouverts ; si bien qu'en 1938, dernière année normale, le total des exportations atteignait 7.400 tonnes valant près de 1.500.000 piastres, se décomposant comme suit : nattes dites de Chine, 4.350 tonnes et 870.000 piastres ; vannerie, 1.340 tonnes et 340.000 piastres ; tapis en fibre de coco, 700 tonnes et 180.000 piastres ; cordages de sparte, 980 tonnes et 90.000 piastres.

On voit que l'artisanat de la vannerie-sparterie avait acquis en Indochine un grand développement avant la guerre ; il est à peine besoin d'ajouter que le blocus partiel que nous subissons a porté à cette industrie un coup fatal. En 1940, les exportations se montaient encore à 2.800 tonnes, au cours des trois années suivantes elles sont descendues respectivement à 1.800, 600 et 73 tonnes.

Néanmoins un certain nombre d'artisans ont continué à travailler pour le marché intérieur ; quelques fabrications nouvelles ont même été lancées au cours de ces dernières années, telles que l'utilisation du jonc pour la confection des emballages, des sandales, des tapis à éléments carrés, des chapeaux de scout.

C'est avant tout pour donner au grand public

une idée de l'importance de la vannerie-sparterie dans l'économie indochinoise et de la diversité des articles en jonc ou en bambou que les organisateurs ont réservé une place à cette branche de l'artisanat dans l'exposition en clôturant la saison 1943-1944

Le stand de la vannerie-sparterie occupait une moitié du grand pavillon élevé dans le jardin d'enfants. La sacherie et la corderie de sparte n'y figuraient pas.

La plus grande partie du stand était consacrée à l'exposition des articles fabriqués, mais avant d'en entreprendre la description il paraît nécessaire de donner quelques indications préliminaires sur les matières premières et l'outillage, auxquels une travée du bâtiment était réservée.

MATIERES PREMIERES. — Ce sont principalement : le jonc, le bambou, le rotin, le roseau et la feuille de latanier ; il y faudrait ajouter le jute, la fibre de coco ou de pandanus, la paille, etc., mais ces produits n'ont en sparterie qu'une importance secondaire.

LE JONC. — Il pousse à l'état sauvage ou en cultures sur les lais de mer du delta tonkinois et du Nord-Annam — particulièrement dans les provinces de Thai-binh, Nam-dinh, Thanh-hoa —, ou dans les plaines marécageuses de Cochinchine.

Quelques plants, ainsi que des paquets de joncs plats ou retors, naturels, chinés ou teints de diverses couleurs, étaient présentés.

Avant emploi, le jonc est, en effet, fendu au couteau puis séché au soleil. Parfois on lui fait subir ensuite une torsion à la main ou à la machine, c'est le jonc retors ; parfois aussi on le bat avec un marteau (jonc frappé).

LE BAMBOU. — Il est répandu dans toute l'Indochine en peuplements naturels ou artificiels ; planté en haies, il donne aux villages annamites leur physionomie si caractéristique.

En principe, on n'utilise en vannerie que les bambous sains, c'est-à-dire non attaqués par la moisissure, les vers ou les insectes xylophages ; on peut, d'ailleurs, préserver les plants par le soufrage ou la naphtaline. De plus, les plants doivent être âgés d'au moins trois ans, sinon les objets étant façonnés avec un bois trop tendre sont détruits par les insectes. Dans les jeunes sujets, la couche interne reste molle et un peu spongieuse ; aussi emploie-t-on de préférence la partie extérieure de la tige, mieux lignifiée et plus dure.

Le bambou femelle est mince et creux ; le bambou mâle, plus résistant est plein. Tous deux sont découpés au couteau en lamelles dont on voyait des échantillons bruts ou colorés en jaune, vert et rouge.

LE ROTIN. — C'est un genre de palmier à tige épineuse, marquée de cicatrices annulaires et à

feuilles engainantes. Pour la confection des vanneries fines, la tige est fendue et séchée au soleil ; on peut aussi utiliser la moelle.

Le rotin « song », qu'on emploie dans la fabrication des sièges genre Thonet, est une liane qui peut atteindre 20 à 30 mètres de long et 5 à 6 centimètres de diamètre. On la coupe en morceaux qu'on sèche et qu'on passe au feu pour pouvoir leur donner la courbure désirée.

Quelques plants de rotin en pot et des tronçons de song étaient exposés.

LE ROSEAU. — C'est une graminée qui pousse dans les marais.

Le roseau est surtout employé dans la confection des stores. Les tiges sont blanchies dans un bain d'eau bouillante additionnée de savon, où elles séjournent pendant deux ou trois heures ; puis on les coupe en tronçons égaux, on les perce et on les enfle sur des fils de fer ou de chanvre.

LA FEUILLE DE LATANIER. — Le latanier pousse un peu partout en Indochine ; il en existe des peuplements assez importants dans la province de Yèn-bay, mais son habitat d'élection est le Sud-Indochinois où il occupe une zone qui va de Baria à Suoi-Van.

Les feuilles sont coupées avec une serpette montée sur un long bambou avant qu'elles aient atteint leur plein développement, alors qu'elles sont encore repliées les unes sur les autres et qu'elles ne sont pas encore colorées en vert par la chlorophylle. On les déploie et on les fait sécher au soleil, puis on les découpe en lamelles.

MATERIEL. — L'outillage dont se sert le vannier est des plus simples, puisque c'est à la main que se fait le tressage ; il se compose de quelques couteaux, serpettes, marteaux. Cependant la torsion du jonc et le tissage des nattes se font mécaniquement.

Quelques exemplaires ou maquettes des machines, d'ailleurs peu compliquées, qu'emploient les artisans étaient présentés au public :

Machine à tordre le jonc mue par pédale ;

Broches à filer et à tordre le jute mues également par pédale ;

Métier vertical à tisser et métier horizontal pour la confection des carpettes. Le second, imité d'un modèle chinois, tend à remplacer le premier qui est moins pratique.

Lorsque le dessin des nattes est compliqué, on emploie comme pour le tissage des étoffes des métiers jacquards.

ARTICLES FABRIQUÉS. — En Europe on distingue quatre genres de vannerie : la grosse vannerie, qui comprend les paniers à plâtre, les hottes de vendangeurs, les corbeilles grossières ; la vannerie fine qui groupe toutes les sortes de paniers de marché ; la vannerie dite de fantaisie, aux productions nombreuses et variées : corbeilles à ouvrage ou de confiseurs, meubles en rotin, moises ; enfin, la vannerie d'art : rocking-chairs, lampadaires, meubles d'intérieur et de serre, etc., qui rivalise avec l'ébénisterie.

Il paraît préférable, cependant, d'adopter pour la description de l'exposition une classification basée sur l'usage auquel sont destinés les objets fabriqués.

I. — LA VANNERIE-SPARTERIE DANS L'ÉQUIPEMENT INTÉRIEUR DE L'HABITATION.

Longtemps confinée dans les intérieurs villageois, elle trouve aujourd'hui une place dans les homes les plus élégants ; de la cuisine, elle a gagné la salle à manger et s'insinue même dans le salon.

1° Meubles et tissus d'ameublement.

Dans un angle du pavillon plusieurs fauteuils, un canapé, une chaise à haut dossier, une table ronde formaient un cosy-corner qui invitait au repos le visiteur fatigué. Faite de gros rotins courbés au feu et vernis, leur armature aux lignes basses était conçue dans le style moderne.

Quelques sièges étaient garnis de coussins en jonc sur coton couleur naturelle ou multicolore, d'autres, de magnifiques coussins faits d'un tissu crème entièrement en feuilles de latanier. L'artisanat fabrique aussi des tissus jonc sur jonc ou sur kapok.

A signaler enfin un modèle de pliant pas plus grand qu'un mouchoir de poche, composé de deux cadres en rotin accouplés en X et reliés par une toile en jute bourru, fort précieux par ces temps d'alertes aériennes.

2° Tapis et nattes.

On en voyait un assortiment sur une estrade : Grand tapis en fibres de coco ; tapis-brosses, vulgairement appelés paillassons ; nattes en jonc plat imprimé ou à dessin fantaisie de facture originale ou imitée des modèles chinois et japonais ; nattes en jonc retors chiné ou « mourzouk ». Les nattes de qualité sont à bords retournés, car elles ne s'effilochent pas comme celles à bords coupés.

3° Vannerie de table.

Avec les objets classés dans la catégorie suivante, elle formait un stand spécial. Doivent être rangés sous cette rubrique :

Les corbeilles de toutes formes et dimensions en rotin, feuilles de latanier, bambou naturel ou verni : pannetières, coupes à fleurs, jardinières, corbeilles à fruits ;

Les boîtes à bétel en rotin ;

Les plateaux ronds ou rectangulaires tressés en rotin, parmi lesquels on remarquait un beau modèle de 60 centimètres de diamètre, à décor floral en mosaïque.

Une nouveauté qui, par ces temps de pénurie de tissus, est destinée à avoir un grand succès mérite une mention spéciale ; ce sont les services de table dits américains que les restaurants de Hanoi, faute de nappes, commencent à adopter. Tressés en rotin ou en feuilles de latanier, ils se composent d'un chemin de table et de petits plateaux ronds ou carrés qu'on place sous les plats, les assiettes, les carafes et les verres.

4° Vannerie d'appartement.

Les articles tressés servent dans nos habitations aux usages les plus divers :

Cache-pots ventrus faits de larges lamelles de bambou verni ;

Pots à fleurs en forme d'amphore ou de vase au col élancé, dont l'armature tressée abrite un récipient en bois ou en poterie ;

Corbeilles à ouvrage en bambou verni avec étui en jonc pour le dé et les aiguilles ;

Pour le bureau, paniers et casiers à papiers ;

Paniers à linge, panier à égoutter la vaisselle et huches à bois pour la cuisine ;

Enfin, éventails pliables à lamelles de bambou ou en rotin tressé.

II. — ARTICLES DE VOYAGE, SACS ET EMBALLAGES.

On fait pour le voyage des valises souples, légères et solides à la fois, en rotin ou en feuilles de latanier. On en voyait quelques beaux modèles à l'exposition, avec fermeture et contreforts en cuir.



Photo KHANH-KY

Le Stand de la Vannerie-Sparterie à l'Exposition de l'Artisanat.

Avec les mêmes matériaux on tresse également :

Des sacs de dames, dont certains à garniture en basane et fermeture éclair méritaient d'être adoptés par nos élégantes ;

Des cartables pour écoliers ;

Des paniers pour les sportifs : sac de boy-scout ou panier de bicyclette ;

Avec le jonc frappé, naturel ou teint, on fait des cabas d'un prix modique adoptés par toutes les ménagères.

Le rayon des emballages comprend depuis les sacs grossiers en jute ou en jonc qui servent au transport du paddy jusqu'aux sacs de bambous et aux boîtes finement ouvragées pour fruits confits.

Outre quelques modèles de ces articles, on remarquait à l'exposition des paniers-jarres en lammelles de bambou rendus imperméables avec un mélange fondu à chaud de résine et de sucre brut, ainsi que des seaux et des tonneaux à nuoc-mam. La technique de fabrication de ces récipients s'apparente à la tonnellerie : les lattes de bambou serrées par des torsades de rotin sont lutées avec un enduit imperméable, puis laquées.

III. — LA SPARTERIE DANS L'HABILLEMENT.

Il n'est pas besoin de rappeler que le chapeau et le manteau de pluie en feuilles de latanier font partie du costume traditionnel annamite. Mais la crise des textiles a ouvert à la sparterie de nouveaux débouchés et l'on a pu voir au dernier concours de l'Artisanat des pantalons et des vestes à bon marché en jonc tressé.

Outre des babouches et des sandales, quelques nouveaux modèles dignes de nos élégantes étaient présentés à l'exposition :

Mac-farlane d'une coupe irréprochable fait

d'un tissu très fin en feuilles de latanier.

Chapeau de dames à larges bords en latanier blanchi qui peut rivaliser avec les meilleures pailles de Panama et de Manille ;

Chapeau genre niçois en bambou souple.

IV. — FOLKLORE.

De temps immémorial, les divers peuples de l'Indochine ont su utiliser le bambou et le rotin pour la fabrication des objets usuels ; afin de rappeler l'importance de cette industrie familiale, quelques échantillons caractéristiques de sa production étaient présentés :

Chapeaux en forme de plateau rond, à bord droit, que portent les montagnards de la haute région ;

Chapeaux coniques terminés par une pointe d'argent ciselé à la mode de Hué ;

Paniers laotiens à couvercle dont le fond à claire-voie sert à cuire le riz à la vapeur ;

Hottes tressées par les Moïs du Sud-Annam ;

Gaines de poignards, boucliers, etc...

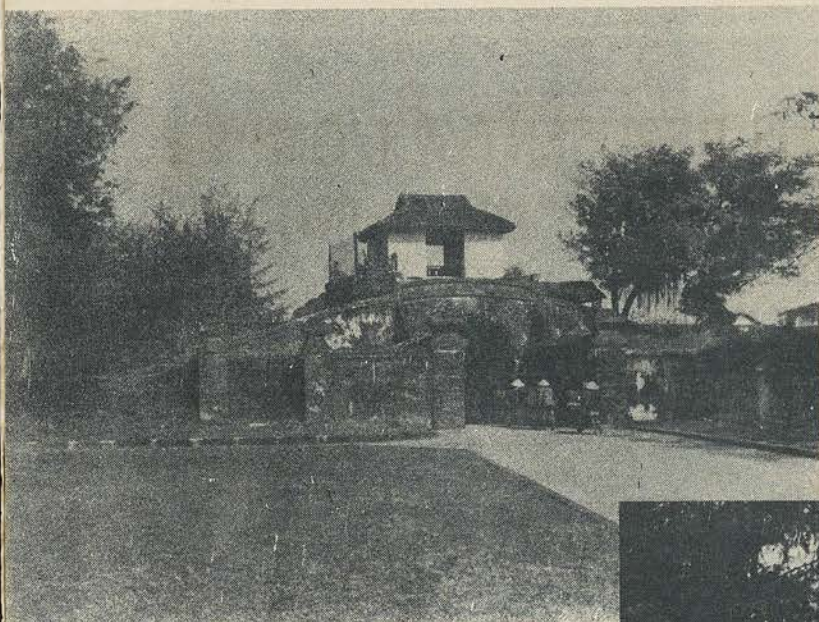
★

★

Les éléments de cette remarquable exposition ont été réunis par M. Dang-vu-Tiêt, directeur de la maison « Fabrinat », une des plus importantes maisons de la place pour le commerce de la vannerie-sparterie, qui fut déclarée hors concours.

Ces collections constituaient un témoignage probant de la vitalité d'une branche de l'Artisanat pourtant durement frappée par la guerre.

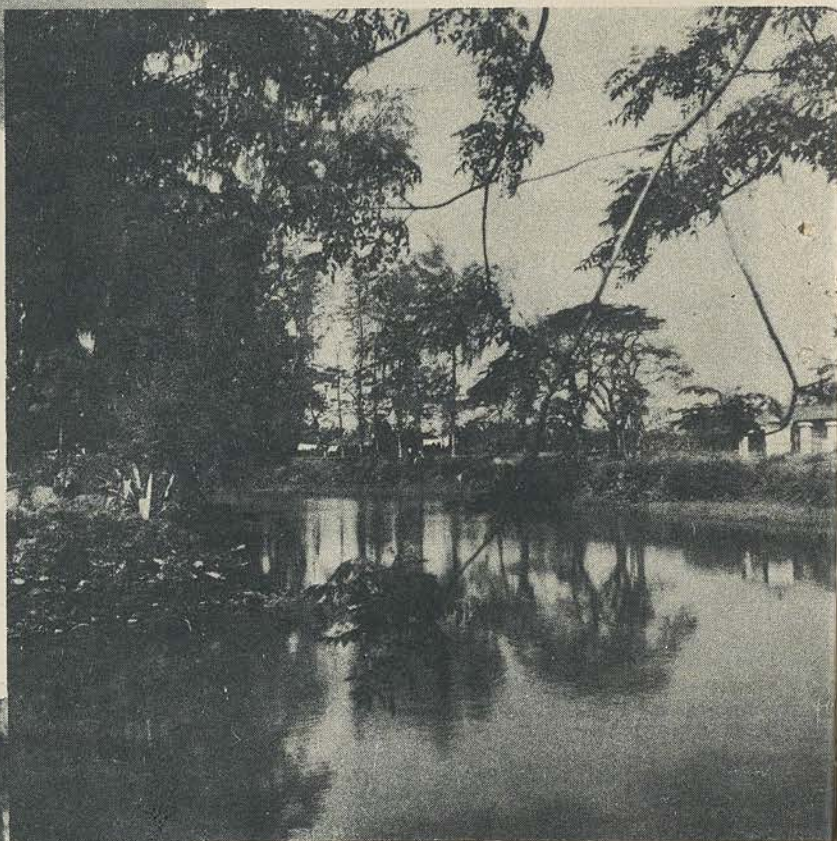
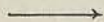
Pour que cette industrie retrouve son ancienne prospérité et reprenne sur le marché international la place que lui ont valu la qualité de ses produits et l'habileté de nos artisans, il suffira que la paix règne à nouveau sur le monde.



← Une des portes
de la Citadelle
de Dong-Hoi

~

Douves
de la
Citadelle.



← Les tombes
au pied du mur
de la
Citadelle.

~

PRÈS DE CENT FRANÇAIS REPOSENT A L'OMBRE DES MURS DE LA CITADELLE DE DONG-HOI

par K.

IL A citadelle de Dong-hoi a été construite en 1824, 5^e année du règne de Minh-Mang. C'est une fortification à la Vauban, édiflée, dit-on, suivant les plans d'Olivier de Puymanel, un des Français au service de Gia-Long.

De forme quadrangulaire, elle mesure 465 truong de pourtour (soit plus de 1.860 mètres) ; les murs ont un truong de haut (environ 4 mètres). Les quatre côtés sont orientés exactement aux quatre points cardinaux. Ceux de l'est, du nord et du sud sont percés de portes surmontées d'un mirador ; le mur côté ouest est continu et abrite en dedans une terrasse portant le mât aux couleurs. Tout autour de la citadelle, court un fossé profond de 2 mètres et large de 15 mètres environ qu'enjambent trois ponts débouchant des trois miradors. Dans l'ensemble, la citadelle est bien conservée (1).

En 1774, à l'emplacement même de cette citadelle, les Trinh avaient élevé le fort de Đông-Hai (nom du village qui a donné naissance à l'appellation francisée de Dong-hoi). En 1812, Gia-Long remplaça ce fort par une citadelle en terre. C'est en 1824 seulement que Minh-Mang fit construire la citadelle en maçonnerie, que l'on voit de nos jours.

★ ★

Le cimetière militaire de Dong-hoi est situé au nord-ouest de la citadelle. Il comporte 109 tombes, recouvertes chacune d'une

dalle uniforme en maçonnerie, s'alignant côte à côte le long des remparts moussus de la citadelle, sous deux rangées de filaos. Les inscriptions tombales portent les noms et prénoms des soldats morts pour la Patrie, l'unité à laquelle ils appartenaient et la date du décès. Ces dates s'échelonnent entre le 29 septembre 1885 et le 6 janvier 1889. On compte 93 tombes de Français et 16 d'Annamites. Ils appartiennent en général à l'infanterie de Marine (61) et aux 2^e et 3^e zouaves (21) ; les autres se partagent entre l'artillerie de Marine, la Marine de guerre, les chasseurs à pied, le génie, les tirailleurs annamites et tonkinois, les chasseurs annamites.

La majorité sont morts de choléra, dysenterie et fièvre typhoïde ; les autres ont succombé à la suite de diarrhée, septicémie, bronchite chronique, accès algide, accès pernicieux, ictère, dysenterie gangréneuse, congestion du foie, pneumonie, abcès du foie, cachexie palustre ; quelques décès à la suite de syncope, insolation ou submersion.

Trois autres tombes de soldats et marins français, décédés entre mars et août 1889, se trouvent au nouveau cimetière, séparé de ce dernier par le fossé de la Citadelle.

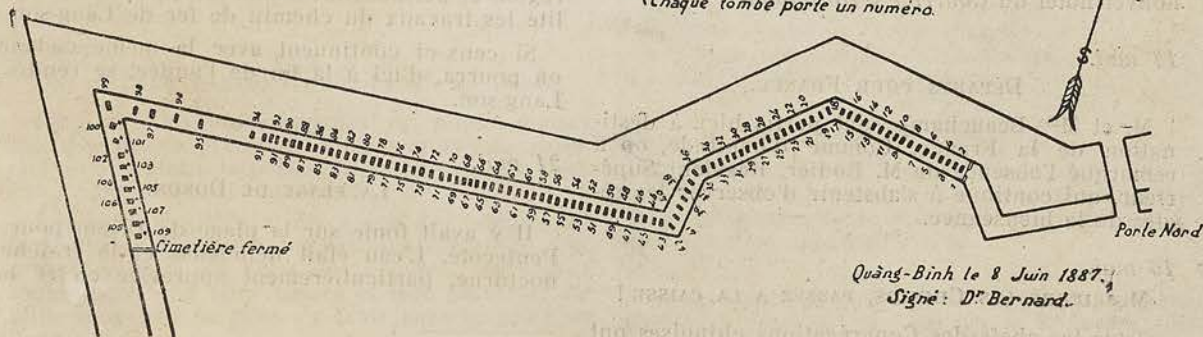
(1) Voir photo aérienne dans notre numéro 170 du 2 décembre 1943.

CITADELLE DE QUẢNG-BÌNH

face Nord

Plan du Cimetière

(Chaque tombe porte un numéro.)



AU TONKIN, IL Y A CINQUANTE ANS (Suite) (1)

(Mai-Juin 1894)

6 mai.

DÉLIVRANCE DES TROIS PRISONNIERS.

La bande chinoise, forte de 500 hommes qui gardait prisonniers MM. Roty, Bouyer et Fritz Humbert-Droz, a fait sa soumission entre les mains de M. Destenay, chancelier-délégué à Cho-chu, et de M. Sestier, résident de Thai-nguyên.

Les trois rescapés sont très fatigués, mais dans un état de santé satisfaisant.

La reddition de nos compatriotes a été faite librement par les Chinois, en preuve de la sincérité de leur soumission, sans que le Gouvernement ait eu à déboursier quoi que ce soit.

8 mai.

CONSTRUCTION DE LA SALLE DE LA PHILHARMONIQUE

M. Lagisquet, architecte des Bâtiments civils, a remis à M. Blanc, président de la Société Philharmonique, les plans de la nouvelle salle qui lui avaient été demandés.

La salle comprendra 180 fauteuils d'orchestre et 100 places à l'étage.

L'exécution du projet reviendra environ à 15.000 piastres.

10 mai.

ÉTAT DES ROUTES.

La presse signale que la route de Hanoi à Son-tay est dans un état déplorable et qu'il semble que les fonctionnaires chargés de son entretien fassent tous leurs efforts pour la rendre impraticable aux Européens.

Elle demande également qu'on rase la pagode de Phu-hoai, qui servit pendant deux ans de cachette à la tête du malheureux commandant Rivière et qui, aujourd'hui, est un obstacle à la circulation.

11 mai.

FÊTE A HAIPHONG.

Grande fête à Haiphong pour l'inauguration du nouvel hôtel du *Courrier d'Haiphong*.

14 mai.

DÉPARTS POUR FRANCE.

M. et M^{me} Beauchamp sont partis hier à destination de la France. Comme d'habitude, on a remarqué l'absence de M. Rodier, Résident Supérieur, qui continue à s'abstenir d'observer les règles de la bienséance.

16 mai.

MESSIEURS LES CHINOIS, PASSEZ A LA CAISSE !

Tous les chefs des Congrégations chinoises ont été convoqués chez le Résident Supérieur qui les

a invités à verser une somme de 35.000 piastres représentant la moitié des frais occasionnés par la soumission des bandes pirates qui détenaient prisonniers nos compagnons, le Protectorat gardant à sa charge une somme égale.

Les Chinois ont été invités à faire volontairement ce sacrifice, étant avisés que s'ils s'y refusaient, ils verraient toutes les taxes qu'ils supportent augmentées en conséquence.

ARRIVÉE DU GÉNÉRAL CORONNAT.

Arrivée à Hanoi du général Coronnat, commandant en chef les troupes de l'Annam-Tonkin.

Le Résident Supérieur Rodier refuse d'aller lui rendre visite à son arrivée.

Il faudra l'intervention de la Métropole, informée de cet incident par les soins du Gouverneur Général, pour mettre au point cette question de préséance.

ENCORE LE DÈ-THAM !

Le chef pirate Dê-Tham, qui avait annoncé sa prochaine soumission continue à faire parler de lui. On se prépare à agir vigoureusement en envoyant une colonne à la rencontre de ses partisans.

17 mai.

L'HOTEL DES POSTES.

On a commencé les travaux de l'avant-corps du bâtiment des Postes et Télégraphes. C'est dans cette nouvelle annexe que se trouvera la grande salle destinée au public et dont le besoin se faisait sentir depuis fort longtemps.

18 mai.

EXÉCUTION DES REBELLES.

Les deux chefs pirates Xa-Tiên et Kim-Lôc, qui restaient encore dans le Cai-Kinh et qui passaient pour être des descendants des Lê, viennent d'être arrêtés. Tous deux seront décapités.

Ces arrestations terminent la pacification de la région et permettront d'achever en toute tranquillité les travaux du chemin de fer de Lang-son.

Si ceux-ci continuent avec la même cadence, on pourra, d'ici à la fin de l'année, se rendre à Lang-son.

21 mai.

LA PLAGE DE DOSON.

Il y avait foule sur la plage de Doson pour la Pentecôte. L'eau était délicieuse et la fraîcheur nocturne, particulièrement appréciée en ce mo-

(1) Voir nos numéros 178, 182, 187, 191.

ment où le thermomètre continue à marquer plus de 30°.

Il est regrettable que le voyage déjà pénible par suite des 22 kilomètres de route soit encore « agrémenté » d'un arrêt de quarante minutes pour le passage du bac de Lach-Trai.

MORT DE DÈ-THAM.

Imitant les anarchistes de France, qui font beaucoup parler d'eux à l'heure actuelle, on a eu recours, pour venir à bout de la résistance de Dê-Tham, à un engin du même genre. Une marmite remplie de dynamite a été, avec la connivence des hommes de Ba-Phuc, placée dans la chambre de Dê-Tham, dans son fortin de Huu-Thuê.

La marmite a fait explosion vendredi à 4 heures du matin, tuant, croit-on, le pirate et plusieurs des membres de sa famille (1).

Aussitôt après l'explosion, l'assaut fut donné au fort par les miliciens.

LES BELLES RÉCLAMES.

(Extrait de la Presse.)

« Cabinet de prothèse dentaire de M. MOSELY, dentiste américain.

» Dents et dentiers artificiels posés sans extraction des racines ni des dents gâtées et permettant de manger et de parler sans la moindre difficulté et sans aucune douleur.

» Nouveau procédé de plombage sans douleur, à l'aide d'une nouvelle composition inaltérable de 18 variétés de gradation de couleurs ou plombage platine et or suivant le cas.

» Travail garanti. — Prix modérés. »

25 mai.

A PROPOS DU PONT DU LACH-TRAI.

On a commencé l'étude de l'emplacement des culées du pont en fer sur le Lach-Trai à Hai-phong.

Ce pont remplacera le fameux bac qui fonctionne si mal et dont tout le monde se plaint.

LE CHEMIN DE FER DE LANG-SON.

Inauguration du tronçon de Bac-Lê à Sông-Hoa, long de 11 kilomètres. On espère qu'au 1^{er} juillet la voie atteindra Lang-Nac.

Grâce aux mesures prises par le colonel Gallieni, la sécurité est assurée dans la région. Les chantiers sont en pleine activité. Trois mille coolies y sont employés.

26 mai.

ON RÉCLAME CONTRE LES POUSSÉS DE HANOI.

Bien que les entrepreneurs de pousse-pousse soient tenus de présenter chaque mois leur matériel en bon état à la police, beaucoup de ces véhicules sont fort mal entretenus.

Les jours de pluie, il n'y a que des tabliers infects qui salissent tous les vêtements. Mais la plus grosse critique est l'état des capotes : elles sont toutes beaucoup trop basses et une personne de taille moyenne ne peut s'y tenir sans se plier en deux.

29 mai.

AU SUJET DU TRACÉ DE LA FUTURE VOIE FERRÉE DE HANOI A SAIGON.

La Compagnie de Fives-Lille a envoyé en Indochine un ingénieur, M. Grille, pour étudier le tracé de la voie ferrée qui unira le Tonkin et la Cochinchine.

Voici les conclusions auxquelles cet expert a abouti : entre Tourane et Hué, la ligne traversera le col des Nuages. Les difficultés rencontrées, quoique sérieuses, seront moindres que celles du chemin de fer des Indes, que les Anglais ont réussi à surmonter. Les travaux sont estimés à 17 millions de francs pour cette partie de la ligne.

Le tracé suivra ensuite le Sông Cai et passera par Attopeu, Stung-treng et Kratié.

4 juin.

LE « CHAT D'OR ».

Hier, dimanche, inauguration de la nouvelle salle et du caveau du « Chat d'Or ».

Au lever du rideau, le docteur Le Lan lut l'apropos suivant :

Le Chat d'Or.

*Vous savez un conte charmant,
Qui berça jadis votre enfance.*

*Le récit en est vieux. Pourtant,
Il faut que je le recommence.*

*C'est l'histoire du Chat botté,
Et vous vous rappelez peut-être,
— André Gill vous l'a raconté, —
Qu'il eut un poète pour maître.*

*Un poète sans doute vaillant,
Poète sans chausses, ni maille,
Faisant de beaux vers... Mais couchant,
La plupart du temps sur la paille.*

*Quand il avait le ventre creux,
Le chat se mettait en campagne,
Et rapportait, toujours heureux,
Des pâtés fins et du champagne.*

*Lorsque le maître était lassé,
Il lui ramenait un carrosse,
Et, l'ogre l'ayant tracassé,
Il dévora l'ogre féroce.*

*« Oh ! les manants et chapeau bas !
Allait-il criant. Place ! Place !
C'est le marquis de Carabas,
Marquis de Carabas qui passe ! »*

*Chat botté, douce fiction,
Il est mort et mort le poète !
Morte la douce illusion !
Adieu paniers, vendange est faite !*

*Mais puisque le Chat botté dort,
Dans l'oubli et l'indifférence,
Puisse nous guider le Chat d'Or,
Sur la route de l'espérance !*

DÉPART DU DOCTEUR YERSIN.

Le docteur Yersin a quitté Hanoi le 5 juin. Il se rend à Hongkong et à Canton, pour étudier les caractéristiques d'une épidémie de peste bubonique qui y sévit actuellement.

(1) En réalité, le Dê-Tham ne fut pas tué par l'explosion. Il ne devait être tué que le 10 février 1913, soit près de vingt ans plus tard.

8 juin.

UN VOL A L'HOPITAL.

Il y a quelques jours, des cambrioleurs se sont introduits dans le cabinet de travail des médecins-chefs et y ont dérobé une superbe paire de défenses d'éléphant.

Ces défenses, don de l'amiral Courbet, provenaient de cet éléphant de la citadelle de Hanoi qui, pris de folie subite, avait dû être abattu.

11 juin.

LES PLANS DE LA PHILHARMONIQUE
SONT REJETÉS.

Après étude, le devis de M. Lagisquet prévu pour la construction de la Philharmonique a été arrêté au chiffre de 20.000 piastres.

Cette somme ayant été jugée trop élevée, les travaux n'ont pas été entrepris.

On a demandé à M. Lagisquet un nouveau plan des bâtiments dont le coût ne devra pas dépasser 8.000 piastres.

12 juin.

UNE BONNE NOUVELLE POUR LES ESTIVANTS
DE DOSON.

Le Conseil municipal de Haiphong s'occupe de la construction d'un tramway de Haiphong à Doson. Cette initiative sera la bienvenue car le voyage en voiture entre ces deux villes est très fatigant.

13 juin.

AMÉNAGEMENT DU NOUVEAU CIMETIÈRE A HANOI.

Le cimetière du Grand-Bouddha étant presque rempli, le Résident-Maire a prescrit de procéder aux travaux de remblai et d'aménagement du nouveau cimetière route de Hué et, en même temps, d'étudier le tracé d'une route qui reliera directement l'hôpital et le cimetière.

19 juin.

EVASION DE PRISONNIERS.

Vers 2 heures de l'après-midi, profitant d'un moment où les miliciens s'étaient mis à l'abri de

la pluie pendant un gros orage, douze prisonniers, employés comme coolies au Jardin d'essai de la ville de Hanoi, se sont précipités sur les faisceaux et, après s'être emparés des fusils, ont tué le factionnaire à coups de baïonnette et blessé deux miliciens.

M. l'Inspecteur Chigot, de la brigade de Hanoi, s'est mis aussitôt à leur poursuite et les a rejoints à 8 kilomètres, sur la route de Sontay, au village de Dinh-chau-phuc, où ils s'étaient réfugiés dans une pagode.

Un seul réussit à s'échapper. Les onze autres ont eu la tête tranchée séance tenante. Deux miliciens ont été tués et sept blessés au cours de l'engagement.

20 juin.

L'ÉLECTRICITÉ A HANOI.

Le matériel destiné à l'éclairage électrique de la ville est attendu dans les premiers jours du mois prochain. Les travaux d'installation commenceront aussitôt après et seront terminés, espère-t-on, pour le 1^{er} janvier 1895.

30 juin.

ON PURIFIE LES EAUX DU PETIT LAC.

Les eaux du Petit Lac viennent d'être renouvelées, au moyen d'eau amenée du fleuve par les égouts. Un système de vannes permet, d'autre part, l'écoulement simultané du côté du grand collecteur.

La municipalité compte, dans un but d'hygiène, renouveler de temps en temps cette opération afin d'empêcher les exhalaisons malsaines qu'engendraient parfois les eaux du Petit Lac.

LA MORT DU PRÉSIDENT SADI-CARNOT.

Les journaux annoncent la mort du Président Sadi-Carnot, assassiné à Lyon, le 24 juin, par un Italien. Il a été frappé d'un coup de couteau au moment où il quittait le Palais du Commerce pour aller assister à une représentation de gala.

Le 30 juin, service solennel en sa mémoire à la cathédrale de Hanoi.





Photo HOUDAYER (6e Prix de notre Concours de Photographie).

IMAGES DU CAMBODGE

← Les borassus
sur la route de Kampot
à Phnom-Penh

Photo de Mme Claude THOMSON
(6e Prix de notre Concours
de Photographie).

Pirogues de la Fête des Eaux
à Phnom-Penh.





Le bonze mélancolique.

Photo CONSIGNY
16e Prix de notre Concours
de Photographie.

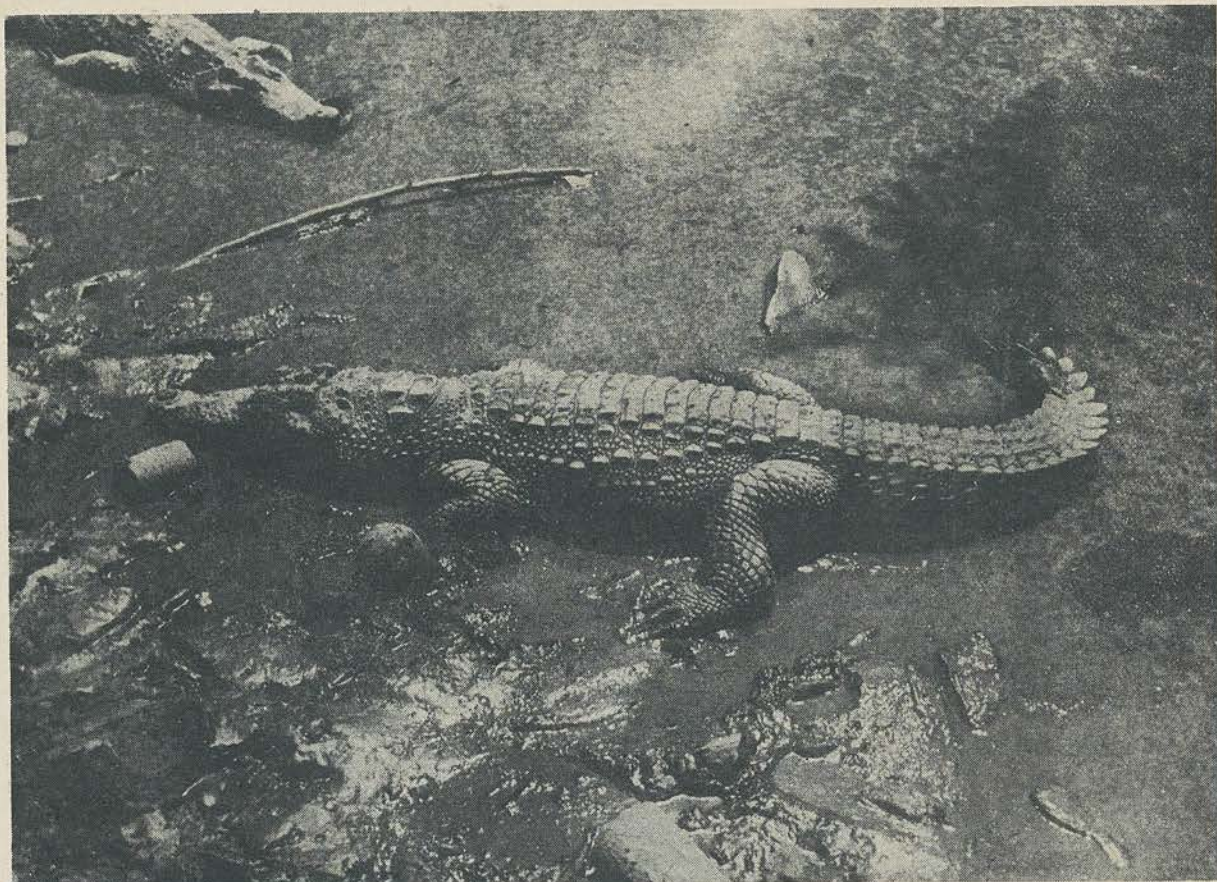


PHNOM-PENH

—
Le Palais Royal.

—
Photo HOUDAYER
(6e Prix de notre Concours
de Photographie).
↓





↑
Caïmans
à Siem-Réap.
(Cambodge)

↑
Photo L. RICHARD
(6es Prix de notre Concours de Photographie.)
Photo CH. LAIR
↓

Bain des éléphants
dans le Da-Rouei,
Haut affluent de la Srépok (Cambodge).
↓



LETTRE DU PAYS MOI

par J. L.

RASSUREZ-VOUS, cher ami lointain. Nul fauve ne m'a dévoré. Mais pourquoi rêver toujours chasse, éléphant ou tigre quand on pense au Darlac ? Il n'y manque point de travail et de sujets sérieux. Je veux, pour vous en convaincre, vous parler d'écoles, aujourd'hui.

★★

Ce soir-là, figurez-vous que nos éléphants nous déposèrent dans un village perdu appelé Jap, et que j'appellerai désormais Jap-le-Haut ou Jap-le-Désert. Un vent sec rabotait violemment la crête pauvre et dénudée où s'élève la longue case du chef de canton, un petit homme jeune, pareil à un écolier, lequel aura, dit-on, de l'autorité, malgré sa jeunesse, parce qu'il vient d'épouser la veuve de l'ancien chef, emporté par un mal soudain dont les sorciers n'ont pu enrayer la marche... Et, tout près de sa case, en est une autre : l'école.

C'est une de ces « écoles de pénétration », nouvelles au Darlac, qui vont chercher les élèves sur place, presque dans les villages, tout au moins dans les cantons reculés où sévit l'ignorance. Les élèves y sont théoriquement externes ; cela a l'avantage de moins gêner les paysans qui répugnent maintenant à entretenir en paddy les lointaines et coûteuses écoles des chefs-lieux.

Ces nouvelles écoles prépareront la tâche des écoles complémentaires situées dans chaque district, près du poste ; elles sélectionneront les élèves destinés à l'école centrale du chef-lieu de province, qui est aussi dès maintenant un embryon d'école normale. Quand la population écolière de Jap aura été instruite, l'école s'arrêtera et son maître ira ailleurs prospecter une autre région. Si vous le voulez, c'est une école « roulante ».

★★

Nous avons festoyé dans la demeure du chef et dormi dans cette classe de bambou et de paillote. Mais, avant le sommeil, nous parlâmes avec l'instituteur et les élèves. Ils sont à l'âge où l'on fait des projets, où les vocations s'ébauchent et s'expriment. Naïvement ils confessaient des ambitions toutes

pareilles : devenir fonctionnaires, miliciens ou militaires. Travailler dans la Résidence où, autour du grand chef, les autochtones ne sont encore que quatre, alors que leur nombre et leur qualité croissent chaque année dans les services techniques, tel est leur espoir. Pour les moins chanceux, ils iront « faire tirailleur à l'Ouest » (au B.T.M.S.A.) ou à l'Est (à la Garde Indochinoise). Aucun d'eux ne parle de la terre ; aucun ne rêve de passer par une école d'agriculture et de revenir tenter d'améliorer la condition paysanne, intensifier les cultures, rénover les techniques agricoles. Au fait, savent-ils, l'instituteur lui-même sait-il qu'il existe des écoles où s'enseignent les recettes qui font, comme dit Virgile, les grasses moissons ? Je me suis assuré que non : la terre — rây ou rizière — ne sera le lot que des plus ignorants, des moins aptes. Les mauvais élèves, en admettant que l'école les garde, retourneront à la glèbe. Leur vie se déroulera entre les prestations sur les routes, le travail des plantations d'hévéas et de café, et le travail ingrat et routinier du rây. La hachette, alliée au feu défricheur, les semailles au bâton, la récolte par égrappillage, le dur fouissement pour amener au jour les tubercules profonds, tel sera leur lot.

Leur dire leur erreur ? Comment l'aurais-je pu ? Les écoles fournissent sur le plateau d'innombrables sujets pour les Travaux publics, la Garde Indochinoise, le Bataillon, l'Enseignement. Elles écrèment ainsi la campagne pour fournir des cadres à une Administration sans cesse plus compliquée, dont la complexité étonne les Rhadés. Sans doute, ces écoles ont déjà envoyé des autochtones, des Mois comme disent les vieux récits — au lycée de Hué ou au collège de Qui-nhon. Ils s'y classent brillamment et reviendront avec leurs diplômes, pour devenir professeurs à l'Ecole normale du chef-lieu. Sans doute, et cela me semble plus utile et admirable, émouvant même, l'école a permis, parmi ses certifiés, le recrutement de gardes forestiers, d'infirmiers, d'aide-vaccinateurs. Ils m'ont point seulement, au cours de longues tournées, piqué bêtes et gens. En sillonnant le pays qu'ils protègent, ils nous rapportent de lui une connaissance plus sûre que celle des

Résidences ; à leur travail, sont dues ces patientes et complètes statistiques démographiques par villages, par tribus, qui seraient la base la plus sûre de tout vaste plan de travail. Car devant eux, c'est affaire de confiance ; la population ne se rétracte pas comme devant les recensements à but fiscal ou prestataire.

Ces jeunes montagnards sont les vrais coureurs de la civilisation, qu'ils rayonnent dans un pays encore obscur, et qu'ils découvrent en même temps que nous, en élargissant leur horizon jusque-là borné à leur canton natal... Infirmiers ou vaccinateurs, ils sont bien accueillis dans les villages, qui apprécient cette pénétration bienfaisante et plus efficace contre les abus des sorciers que les foudres officielles.

★★

Mieux encore, au sortir de l'école, ont été décelés des sujets de grand choix, une super-élite. Savez-vous, cher ami, qu'à Saigon, la province a envoyé cinq jeunes Rhadés qui seront demain assistants-médecins ? Répartis sur leur territoire, ils aideront efficacement la pénétration médicale. Un médecin français, si actif, si enthousiaste et si au courant des mentalités qu'il soit, ce n'est pas suffisant. Et c'est un médecin français qui l'a ainsi jugé et a voulu cela. Pendant leurs stages au chef-lieu, il a déjà apprécié la valeur de certains de ses « poulains » et fonde sur eux de grands espoirs. Ainsi, de l'école au Service de Santé, le « pays moi » s'est donné les cadres qu'il attendait.

★★

Voilà ce que je méditais, cher ami, dans l'école où le vent ronflait après avoir passé sur les brûlis et la forêt. Je ne rêvais point ; j'étais en pleine réalité ; les efforts des Sabattier, des Antomarchi et de leurs successeurs n'avaient pas été abandonnés. D'autres travaillent, sans le savoir parfois ou sans le dire, à la continuation de la même œuvre. J'ignore si la chose serait faisable ailleurs, avec d'autres races ; ce grand progrès est dû avant tout à des hommes de cœur qui en sauvant une race qui n'a pas du tout envie de mourir (contrairement aux dires de certains « réalistes »), en l'aimant pour elle-même, en voyant en elle autre chose qu'un réservoir de main-d'œuvre, ont ici fait mieux aimer la France et l'ont grandie.

Reste, me direz-vous, ce renouvellement de la paysannerie dont je m'inquiétais qu'il ne soit pas tenté parallèlement. Ce n'est pas seulement ici que l'on constate le déracine-

ment dans l'école (je ne suis pas assez injuste pour dire « par l'école »), et le manque de liaison entre l'école et la terre... On souhaiterait un type d'école, enraciné dans le sol nourricier, ayant pour ambition aussi d'éduquer le paysannat, animé par des moniteurs sortis du terroir et formés dans nos écoles d'agriculture. Deux jeunes Rhadés font actuellement un stage à Tuyên-quang ; cet essai répondra-t-il à mon vœu ? Les techniques modernes et étrangères apprises là-bas pourront-elles s'adapter à ce pays de brousse et de forêt, où le labour n'est pratiqué que sur une mince frange au nord, où la rizière piétinée n'est qu'une infime parcelle, et où les traditions ont tant de force mauvaise ? « Nos pères ont toujours fait le rây. Les génies nous puniraient si nous labourions. Du temps de M. Sabattier, seule la crainte de la prison nous faisait tenir la charrue... »

Mais n'est-ce pas du sol natal, au contraire, qu'il faudrait partir pour cette conquête des esprits ? Quand le pays serait revenu, la guerre finie, à des conditions plus normales d'emploi de la main-d'œuvre, n'est-ce pas ici qu'il faudrait commencer ? Dans les pays de collines, écoles de planteurs de riz sec, de café et de coton, de ramie ou de sésame ; écoles d'éleveurs dans les cantons de savane ; écoles de laboureurs-riziculteurs et même de pisciculteurs dans les vallées et sur le bord du lac. Chaque école traduirait les caractéristiques de son terroir ; elle aurait ses outils, ses champs d'essai, sa mutuelle scolaire ; elle préparerait non pas des coolies-route et des coolies-plantations, mais des agriculteurs, capables d'assurer la soudure annuelle, de nourrir leur famille, et de produire pour le commerce.

★★

L'Inspecteur Général Charton, qui avait fondé en Afrique, du temps des Brévié et des Delavignette, de ces écoles rurales populaires, avait même créé pour elles une Ecole normale d'instituteurs indigènes. Un grand succès le récompensa ; ce qui était possible avec des noirs, comment ne le ferait-on pas ici ?

... Voilà où m'emportent mes songes dans l'école de pénétration de Jap. Verra-t-on cela ? Finira-t-on par le commencement ? Je l'espère, cher ami, car il ne faut jamais désespérer. On a déjà fait tant de choses, qu'il ne faut pas douter de voir les autres venir. Pardonnez-moi cette longue lettre, elle vous prouvera qu'au Darlac, le travail et les sujets de méditation ne manquent pas.

L'île de Bach-Long-Vi

Extrait d'une étude inédite
de P. A. LAPICQUE.

LES instructions nautiques des mers de Chine sont plutôt sobres sur l'île de Bach-Long-Vi, qu'elles classent dans les dangers du large de l'accès de Haiphong, et sur laquelle elles s'expriment ainsi :

« Cette île située par 20°08 N. et 107°43' E. forme, au milieu du golfe du Tonkin, un bon point de reconnaissance. De forme triangulaire ; ayant 7 kilomètres de tour, elle a son milieu occupé par un plateau (58 mètres) dont certains versants sont escarpés par endroits et d'autres couverts d'arbres. Elle est débordée de 0,5 à 0,75 mille par des roches moyées et il est prudent de lui donner un tour d'environ 2 milles.

» On aperçoit souvent aux environs des bancs de poissons que l'on pourrait prendre de loin pour des brisants. »

Dans les temps présents, avec l'extension de l'aviation commerciale, les complications des armements, les moindres îles, récifs, atolls, etc., prennent une importance considérable puisqu'ils peuvent être parfois utilisés par les avions ou hydravions, ou comme stations météorologiques ou de radio, lorsque leur situation ou leur configuration s'y prêtent.

Aussi il est intéressant de réunir les renseignements obtenus sur cette île de Bach-Long-Vi, et de préciser certains faits concernant cette sentinelle avancée de notre baie d'Along. Elle n'est, en effet, qu'à 38 milles de Lai-Tao, la terre la plus sud de cette baie, à 42 milles du phare de Norway, 65 milles de l'embouchure du fleuve Rouge, et à 83 milles du cap Pillar, la pointe la plus ouest de Hainan.

L'île de Bach-Long-Vi, nom chinois qui, traduit, donne « Queue du Dragon Blanc », était aussi connue sous le nom de « Vô-Thuy-Dao », ou « île sans eau », par les Annamites, ainsi que par les Chinois qui l'appellent « Ma-Sheui-Tchap », « Mao-Xui-Chao », ou « Mao-Xing-Chao », ce qui est la prononciation selon les différentes dialectes (1).

Bach-Long-Vi est compris dans la tournée dite des îles, prescrite par les autorités supérieures de notre colonie indochinoise : croisières de surveillance périodiques, débutant par la traversée de la baie d'Along, touchée aux Gow-Tow, à Bach-Long-Vi, tournée dans les Paracels et retour par les îles de la côte d'Annam, se terminant au poste de Douane d'Appowan, à la Cac-bà.

Le receveur des Douanes et Régies est le délégué administratif de ce poste important où viennent s'inscrire toutes les grandes jonques de pêche chinoises opérant dans le golfe du Tonkin, qui doivent impérativement s'approvisionner en sel aux magasins des Douanes de la Cac-bà, pour être autorisées à pêcher dans les eaux françaises et avoir la possibilité de relâcher en toute sécurité dans nos rades et ports.

Ce délégué administratif est en relation constante, par l'intermédiaire de la Résidence de Quang-yên, avec le chef de poste des Gow-Tow ou Kao-Tao, car c'est de ce secteur que dépend l'île de Bach-Long-Vi, auquel elle est rattachée administrative-

(1) Ses habitants l'appellent « Hai bao tao », c'est-à-dire « île des haliotides » (ou oreilles de mer), coquillages fournissant une nacre dont il se fait un certain trafic par jonque avec le Kwang-tung. Ils la nomment aussi « Mi thuy tcheou » ou « île plongeuse », en souvenir d'un cataclysme, raz de marée ou affaissement du sol de la côte sud-est, qui, d'après leurs souvenirs, paraît remonter à 1875 environ. Le nom de Bach-long-vi est totalement inconnu. Comme ce nom est porté par un cap de la côte chinoise situé à une centaine de milles plus au nord, il est permis de se demander si quelque cartographe, opérant sur une carte à grand point, n'a pas fait une confusion d'écriture, à moins que des émigrants chinois, dans le passé, ne lui aient donné le nom de leur pays natal.

Sur les cartes anglaises et sur certaines cartes françaises, cette île est dénommée « Nightingale » (Rossignol) du nom, sans doute, d'un navire y ayant touché ou échoué, à moins qu'il ne s'agisse d'un mauvais calembour anglais (*night in gale*, nuit dans la tempête) motivé par quelques mauvais temps subis dans ces parages où les tempêtes sont fréquentes. (N.D.L.R.)

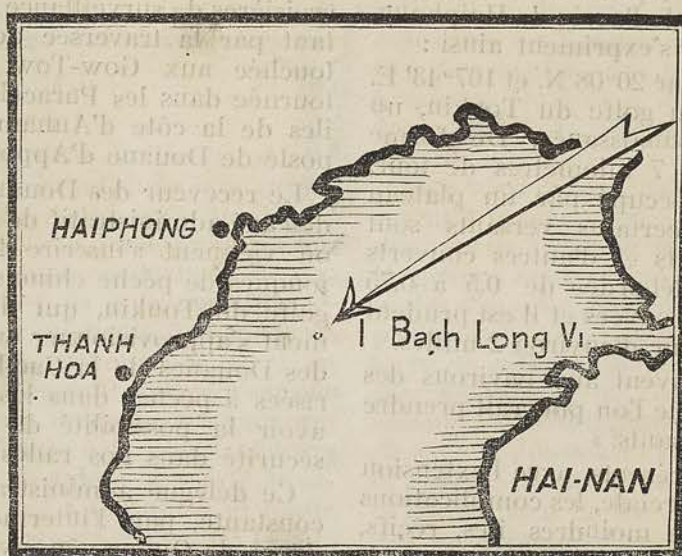
ment. Elle relève donc directement de ce chef de poste qui, tous les ans en principe, en conformité des instructions reçues, procède à une inspection de Bach-Long-Vi, qui donne lieu à un procès-verbal accompagné d'un rapport donnant tous détails sur la situation.

Dans Bach-Long-Vi, c'est le titulaire du poste de ly-truong, créé par l'Administration française, qui, en sa qualité de chef de village, a été muni d'un drapeau français, devant être hissé quand un navire arrive au mouillage de l'île ; il possède le cachet officiel comme marque de ses attributions.

tion d'un puits, au pied du plateau dans le sud de l'île.

Ce fait nouveau détermina en août 1921, l'envoi d'un rapport du chef de poste des Gow-Tow au commandant de la brigade de la Garde Indigène à Quang-yên, transmettant une requête en caractères par laquelle un Chinois nommé Hung-Lim-Xao, cultivateur et pêcheur du village de Giap-Nam (Gow-Tow), demandait l'autorisation de mettre en culture les terrains bas de l'île de Bach-Long-Vi.

« Ce Chinois, était-il dit dans le rapport,



D'autre part, des cartes de capitation ont, étant donné la découverte du point d'eau, au cours des tournées, été remises aux habitants pour en faciliter le recensement et en assurer le contrôle.

Peu de textes existent pouvant être consultés pour faire un historique de Bach-Long-Vi, cependant il est établi que 25, 30 et jusqu'à 50 jonques inscrites à la Cac-bà, s'en vont, chaque année, pêcher à partir de septembre dans les eaux de Bach-Long-Vi, au sud de laquelle elles trouvent un bon mouillage pendant toute la durée de la mousson de N.-E. Elles se rencontrent là avec un certain nombre de jonques provenant de Hainan ; c'est la seule période d'activité de l'île sur laquelle quelques échanges ou transactions se produisent, mais le manque d'eau de l'« Ile-sans-Eau » lui permettait difficilement d'être habitée normalement.

Il en fut ainsi jusque vers 1920, époque à laquelle le fait signalé plus haut, se produisit : découverte d'un point d'eau, confec-

tion d'un puits, au pied du plateau dans le sud de l'île. Ce fait nouveau détermina en août 1921, l'envoi d'un rapport du chef de poste des Gow-Tow au commandant de la brigade de la Garde Indigène à Quang-yên, transmettant une requête en caractères par laquelle un Chinois nommé Hung-Lim-Xao, cultivateur et pêcheur du village de Giap-Nam (Gow-Tow), demandait l'autorisation de mettre en culture les terrains bas de l'île de Bach-Long-Vi. « Ce Chinois, était-il dit dans le rapport, voudrait défricher aux environs de ce point, les terrains qui se prêteraient très bien à la culture du maïs et de la patate. Il emmènerait avec lui sa famille et quelques Chinois originaires de l'île d'Hainan qui viennent, chaque année, dans cette île, à la pêche des crustacés, mollusques, voire même des poissons qui se trouvent en quantité autour de cette île. Il se livrerait lui-même à cette pêche et se rendrait acquéreur de toute la pêche faite dans l'île qui, si elle n'était pas vendue au Tonkin, serait exportée sur Pak-Hoi, après avoir acquitté les droits d'exportation dans un des bureaux de Douanes de la côte. »

C'est dès ce moment que date un établissement définitif dans l'île de Bach-Long-Vi, ce qui détermina par la suite l'Administration française à intensifier le contrôle de cette dépendance de son Protectorat. Aussi en plus des croiseurs de la Douane et de la jonque à moteur des Gow-Tow, il fut pres-



Mouillage de Bach-Long-Vi.

Photo aérienne.

Groupe de pêcheurs chinois prenant un bain de soleil sur la plage.





BACH-LONG-VI. — Type de pêcheur d'oreilles de mer.

crit par l'Autorité Supérieure aux unités de la Flotte, d'inscrire dans leur programme une visite de Bach-Long-Vi au moins une fois l'an.

★★

Voici quelques données sur la configuration de l'île, sa superficie, etc...

L'île a la forme d'un triangle scalène dont le plus grand côté, qui suit sensiblement la direction nord-nord-est-sud-ouest, mesure environ 3 kilomètres. La hauteur de ce triangle est d'environ 1 km. 500, ce qui donne comme superficie totale 225 hectares. Elle paraît être de formation sédimentaire ; le grès, rencontré sur tout le littoral de l'île, se présente, en effet, sous forme d'assises dont l'inclinaison générale est est-ouest, coupée de temps à autre par une assise verticale. De nombreux débris de coraux se trouvent rejetés vers la côte par les vagues et forment parfois des dunes s'étendant sur plusieurs centaines de mètres. On y trouve des plages de sable très étendues dont l'une d'elle recouvre toute la partie sud de l'île, de l'est à l'ouest, sur laquelle se trouve le village.

VILLAGES. — Pour des raisons de commodité et de sécurité, les trois agglomérations qui avaient été signalées précédemment se sont concentrées dans le plus grand village, qui est le seul actuellement, et qui se compose de 75 à 80 cases couvertes en paillotes avec murs en torchis ou abris plus simples qui suffisent à la population fixée. Cette population oscille aux environs de 200 têtes, dont 30 femmes et 60 enfants. Les habitations sont bâties sur la dune du versant ouest et groupées près d'un pagodon.

POINTS D'EAU. — L'île est alimentée par trois points d'eau douce qui sont :

1° Le puits situé près du village, à 300 mètres environ du côté des mamellons ; le débit de ce puits était très faible, ne donnant qu'une eau boueuse. Il a été abandonné ;

2° Le puits situé dans les marécages, à environ un kilomètre en ligne droite au nord du village, paraît avoir un débit assez important. Situé dans le fond d'une vallée qui fut boisée, il recueille toutes les eaux de celle-ci et une source à fleur de terre assez abondante doit exister en amont, ce qui explique l'imprégnation des terrains environnants ;

3° Un troisième point d'eau, situé à 500 mètres au delà des marécages vers le

nord, a été aménagé dans un terrain plat et sablonneux ayant une altitude de 5 mètres environ plus élevée que l'autre. Ce puits a également un débit assez important et l'eau paraît bonne.

L'île paraît être, en conséquence, bien alimentée en eau dans sa partie habitée et quelques points remarquables sur le versant ouest semblent également être pourvus d'eau. D'ailleurs, la présence du grès dans le sous-sol de l'île est une indication presque infaillible de l'existence de l'eau potable.

Un pagodon situé à 500 mètres du hamau et au bord de la mer est consacré au culte du génie du Puits ; on y voit, en effet, à l'intérieur une stèle avec des inscriptions suivantes en caractères : Thuy Thang Phuc Thâm Vi — ce qui veut dire : « Stèle dédiée au Génie bienfaisant du Puits ».

En dehors de ce pagodon dont la façade est masquée du côté de la mer par un paravent en maçonnerie de moellons, une niche a été aménagée dans l'épaisseur du mur de façade pour le culte du Génie de la Montagne. Cette niche est garnie d'un fanion en toile rouge portant l'inscription en caractères : Son-Dâu dai-vuong (Grand Génie de la Montagne).

CULTURE ET ANIMAUX DOMESTIQUES. — Les cultures se font sur presque toute l'étendue des dunes et du plateau du versant est de l'île. Elles se pratiquent également jusqu'au sommet du mamelon et toujours sur le versant est. Des défrichements importants viennent d'être faits en prévision de la culture prochaine qui auraient pour conséquence la destruction de toute la végétation naturelle de l'île.

La culture prédominante de l'île est la patate, laquelle vient très bien sur ces terrains sablonneux, riches en matières organiques. On y voit également quelques rizières, des plantations d'arachides, de sorgho, etc..., et aussi des cultures maraîchères. La superficie des terrains mise en cultures peut s'estimer à environ une vingtaine d'hectares.

Les nouveaux défrichements importants permettent de supposer un désir d'intensifier les cultures de la part des habitants de l'île.

Le cheptel se compose spécialement de bœufs dont le nombre paraît assez importants à juger par des traces laissées par le passage fréquent de ces bêtes. On y trouve également des cochons et de la volaille en abondance.

Les précisions statistiques manquent sur les produits de la pêche qui est, jusqu'à présent, la seule industrie rémunératrice de Bach-Long-Vi, et les transactions doivent être de peu d'importance, vu le manque à peu près absolu de signes monétaires dans l'île. Ces transactions doivent donc se faire par voie d'échanges sur place ; les poissons pêchés sont consommés sur les lieux mêmes ou gardés comme approvisionnements, la plus grosse partie étant expédiée soit sur la Cac-Bà, soit sur Hainan. Les halliotides ou oreilles de mer font l'objet d'un trafic avec la côte du Kuangtoug, d'où des jonques viennent les charger dans l'île.

Du point de vue politique et administratif, l'Administration française de l'Indochine a été loin de se désintéresser de cette parcelle de son domaine, quoique bien petite et plutôt pauvre, comme nous l'avons vu au début de cette note. L'Administration au Tonkin avait, avant les événements actuels, l'intention d'y construire un phare.

Bien des rapports de navigateurs ont indiqué en effet, à plusieurs reprises, l'intérêt que présenterait l'établissement d'un

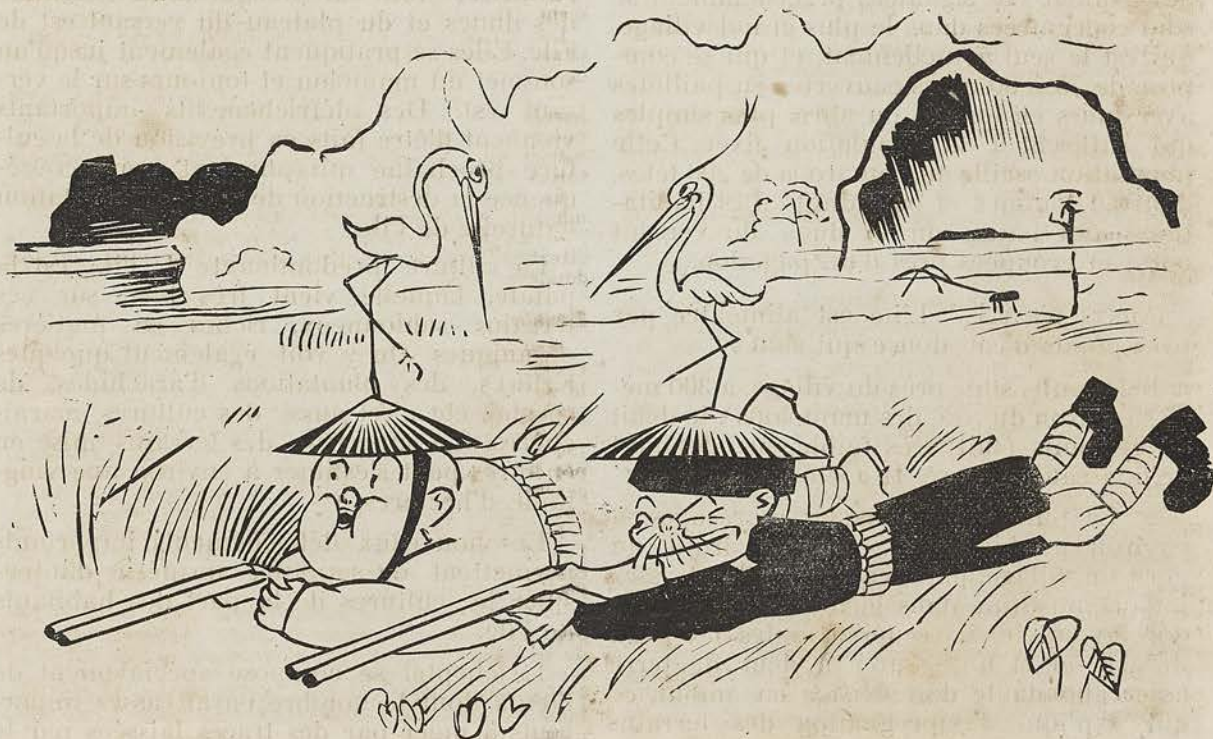
phare sur cette île, tant pour l'atterrissage des ports au Tonkin en venant du sud, que pour celui sur Hainan, car les sondes, à peu près constamment uniformes, ne peuvent donner d'indications précises.

Du point de vue économique, comme manifestation de la part d'entreprises françaises, il y a eu la prise d'un périmètre minier qui couvre l'île entière ; les précisions manquent sur les résultats des travaux de prospection entrepris.

Des yachtmen du Cercle Nautique de la Baie d'Along ayant, dans une croisière, effectué une relâche à Bach-Long-Vi, ont rapporté de cette excursion des ossements d'animaux fort anciens trouvés assez nombreux sur le sommet du plateau.

Pour les lignes d'aviation, en particulier celles de Tourane à Hongkong, Bach-Long-Vi peut présenter un intérêt, car tout permet de croire que tout au moins un terrain de secours pourrait être organisé dans la partie S.-E. de l'île, de dimensions suffisantes, sans travaux trop onéreux et sur un terrain suffisamment résistant.

HUMOUR ANNAMITE



Ly Toét et Xa Xé à la chasse.

XA XÉ : « Où ont bien pu passer ces deux aigrettes ? »

(Dessin de Manh-Quynh — Légende du Phong-Hoa.)

La semaine DANS LE MONDE

DU 19 AU 26 JUIN 1944

Pacifique.

— Sur mer, un nouvel engagement naval s'est déroulé, dans la période du 16 au 20 juin, entre le gros des flottes combinées japonaises et américaines, dans les eaux qui s'étendent des Philippines à l'archipel des îles Mariannes.

— Sur terre, de violents combats se poursuivent sur l'île Saïpan, de l'archipel Mariannes, entre les forces américaines nouvellement débarquées et la garnison japonaise de l'île.

Des renforts importants ont été envoyés dans les deux camps, au cours de cette dernière semaine.

— Dans les airs, outre l'activité habituelle des aviations nipponne et américaine au-dessus des différents théâtres d'opérations, deux raids à longue distance ont été effectués par l'aviation alliée contre les îles Bonin, le 25 juin, et Port-Blair, dans les îles Andaman, le 21 juin.

Chine

La campagne nipponne déclenchée en Chine centrale, dans la province du Hunan, a entraîné la chute de Changsha, capitale de la province, et de Liling, important nœud ferroviaire situé à 45 kilomètres plus au sud, sur la ligne Hankéou-Canton.

D'importants combats se poursuivent le long de la voie ferrée en direction du sud.

Birmanie.

L'offensive alliée en Birmanie septentrionale s'est poursuivie au cours de ces huit derniers jours sans apporter de changement notable à la situation.

En dépit des attaques répétées des forces américaines et chinoises dans les secteurs de Myitkyina et du Yunnan occidental, les forces impériales nipponnes ont maintenu leurs positions puissamment défendues, tout le long de ces deux fronts.

Seuls, les centres de résistance japonais de Tiangzup et de Nsopzup, dans la vallée de la rivière Mali, au nord-est de Myitkyina ont été occupés dans le courant de cette semaine.

— Dans le secteur situé au sud de Kohima, une faible avance alliée a été enregistrée le long de la route Imphal-Kohima.

Italie.

Dans la région occidentale du front qui s'étend de la chaîne centrale des Apennins jusqu'en un point de la côte tyrrhénienne, qui fait face à l'île d'Elbe, les forces de la V^e Armée américaine du général Clark ont, au cours de cette semaine, rencontré la plus vive opposition de la part des Allemands depuis la chute de Rome.

Depuis la prise de Grosseto et de Pérouse, les 17 et 20 juin, ces forces alliées n'ont effectué qu'une faible avance en direction du nord. Le long de la route côtière menant à Livourne, seule la ville de Follonica, en face de l'île d'Elbe, a été occupée le 25 juin.

Plus à l'est, remontant le fleuve Ombrone le long de la route Grosseto-Arezzo, des éléments de troupes françaises dissidentes se sont heurtés à la résistance allemande établie au pied des collines de Toscane, situées à 40 kilomètres dans le nord-est.

— Dans le secteur central du front, les forces britanniques de la VIII^e Armée opérant dans les vallées du Tibre et du Chiana, à l'est et à l'ouest du lac Trasimène, ont, dans leur tentative de percée sur Arezzo, essuyé de lourdes pertes et se sont vues contraintes de regrouper leurs forces avant d'entreprendre une nouvelle avance.

La ligne de front s'étend sensiblement au sud du lac Trasimène, entre les villes de Chiusi et Pérouse, occupées le 20 juin.

— Sur la côte adriatique, les forces alliées ont atteint la rivière Chienti et s'appêtent à lancer une nouvelle offensive en direction d'Ancone.

France.

La troisième semaine d'offensive alliée en Normandie a vu la prise de Cherbourg, effectuée dans la matinée du 26 juin par les forces américaines et canadiennes opérant dans la presqu'île du Cotentin.

Après avoir coupé la péninsule de l'est à l'ouest, les troupes alliées, partant de Montebourg, se sont dirigées vers la côte nord et se sont lancées à l'assaut du second port français de la Manche, situé à 100 kilomètres seulement de la côte sud de l'Angleterre.

Les places fortes allemandes de Valognes, La Hague, Querqueville, Saint-Pierre-Eglise et Barfleur ont été successivement réduites et les forces alliées déclenchèrent l'assaut final contre la partie sud de la ville dans la journée du 25 juin, le long de la route principale conduisant à Valognes. Les premiers éléments blindés américains ne pénétrèrent dans les faubourgs de la ville qu'après avoir détruit le Fort-du-Roule, place forte puissamment armée, gardant l'entrée sud de Cherbourg.

La ville elle-même ne fut occupée qu'après un violent combat de rues qui dura une nuit entière.

— Parallèlement à l'assaut dirigé contre Cherbourg, les forces britanniques, opérant dans le secteur central de Tilly-sur-Seuilles, ont déclenché, en fin de semaine, une nouvelle offensive en direction du sud, avec l'appui de puissantes forces blindées nouvellement débarquées sur la tête de pont du Calvados.

Les villages de Fontenay-le-Pesnel et de Longraye, situés respectivement dans le sud-est et le sud-ouest de Tilly, ont été occupés les 22 et 24 juin.

— Dans le secteur de Caen, l'activité alliée s'est bornée à de faibles engagements locaux au cours desquels le village de Sainte-Honorine, situé à 6 kilomètres au nord-est de Caen, est tombé aux mains des forces britanniques.

La réaction allemande empêcha par la suite toute nouvelle progression alliée dans cette région.

— Au sud de Carentan et au nord de Saint-Lô, la situation est restée stationnaire au cours de ces huit derniers jours.

Russie.

L'offensive soviétique déclenchée le 11 juin dans l'isthme de Carélie s'est rapidement étendue à toute la partie septentrionale du front, située entre Léninegrad et la côte de l'Océan Arctique.

Dans l'isthme de Carélie, la ville de Viborg, située à 150 kilomètres au nord-ouest de Léninegrad, a été occupée le 20 juin après la percée, par les troupes du général Govorov de la ligne Mannerheim qui s'étendait à une cinquantaine de kilomètres plus au sud.

De là, les Russes ont développé leur offensive vers l'ouest, en direction d'Helsinki, devant la farouche résistance des troupes finlandaises appuyées par l'aviation allemande.

— Dans l'isthme d'Aunus, situé entre les lacs Ladoga et Onega, la ligne de front s'étendait le long de la rivière Svir qui relie les rives sud de ces deux lacs.

Une tête de pont a été établie le 24 juin sur la rive nord de cette rivière, en un point situé à 22 kilomètres au nord-est de Lodeynye-Pole.

Exploitant ce succès, les forces du général Meretkov ont immédiatement progressé de 30 kilomètres vers l'ouest.

La ville de Podporojie, située sur la Svir, à 40 kilomètres à l'ouest du lac Onega, a été occupée le 22 juin.

— Au nord du lac Onega, enfin, une offensive a été déclenchée le long de la rive septentrionale de la baie de Povenetz.

Les gares de Pergula et de Medvejie-Gorsk, sur la ligne de Mourmansk, sont tombées aux mains des Russes le 25 juin.

— En Russie Blanche, les premiers combats de l'offensive d'été soviétique ont été déclenchés dans la journée du 23 juin, dans le secteur situé entre Vitebsk et Mogilev, au nord-ouest et au sud-ouest de Smolensk.

Quatre brèches ont été effectuées dans la ligne de défense allemande :

— La première, au nord-ouest de Vitebsk, où les troupes du général Bagranyan ont coupé la voie ferrée Vitebsk-Polotzk, traversé la Dvina et coupé la route Vitebsk-Lepel ;

— La seconde, au sud de Vitebsk, où les troupes du général Chernyakhovsky ont coupé la ligne Vitebsk-Orcha et effectué leur jonction avec l'armée Bagranyan, isolant ainsi complètement la garnison allemande de Vitebsk qui s'élèverait à cinq divisions ;

— La troisième, au nord d'Orcha, bastion central de la Russie Blanche, où les forces soviétiques ont percé les lignes de défense allemandes de la région de Babinovitchi, le 25 juin, sur la ligne de Vitebsk et progressé de 20 kilomètres en direction d'Orcha ;

— La quatrième, à l'est de Mogilev, où les Russes ont traversé la rivière Pronya et occupé la ville de Chausy, située à 40 kilomètres dans le sud-est.

Le 25 juin, cette vaste offensive s'est étendue jusqu'au secteur de Rogatchev et Jlobin où les forces soviétiques ont effectué un mouvement combiné en direction de Bobruisk.

EN FRANCE

Le 18 juin.

L'art normand et les destructions de la guerre.

Après Rouen, Caen, Carentan, Saint-Lô, Lisieux, Bayeux sont en ruines. Que reste-t-il de Bayeux, de ses maisons de bois, de ses tours fameuses, de sa cathédrale ? Que reste-il à Caen de l'Abbaye aux dames, de l'Abbaye aux hommes, des églises Saint-Etienne et Saint-Pierre, de l'hôtel d'Escoville et de tous les monuments illustres et étudiés dans tous les manuels d'archéologie qu'au cours des siècles la capitale de la Basse-Normandie a érigés ?

Et comme les canons de marine ont tiré sur Coutances, nous ne reverrons sans doute jamais le jardin public, et la cathédrale, l'un des joyaux de l'art français.

Valognes et ses nombreux hôpitaux célébrés par Barbey d'Aurevilly ne sera peut-être plus demain qu'un amas de ruines.

A côté de la disparition de ces trésors d'art, de nombreux villages florissants, des fermes roses et grises, des églises pures et ravissantes sont détruits en ce pays, l'un des plus riches de toute la France en architecture comme en beautés naturelles. La « Célèbre maison normande » qui fournit des modèles de villas au monde entier, où la maison en colombage rose aux poutres marron, dont quelques-unes portent encore le toit de chaume enfoncé jusqu'aux oreilles, comme un vieux chapeau gondolé, tout cet art normand est en ruines. Ce sont les plus belles parties de la Normandie, celles où s'étaient le mieux conservés la race, les arts, l'esprit paysan qu'on ruine en ce moment.

Le 20 juin.

Le nombre de victimes à Caen.

Selon un témoin oculaire, revenu de Caen, dans cette ville, qui comptait une soixantaine de milliers d'habitants, 9.000 morts ont été retrouvés. On a dû les enterrer dans une tranchée creusée dans la ville

même. La place de l'Hôtel-de-Ville est complètement détruite. A l'heure actuelle, il ne reste plus à Caen que 15.000 habitants environ.

Une circulaire du ministre du Travail.

Une circulaire du ministre du Travail, en date du 8 juin, précise que dans tous les cas où des jeunes ouvriers rénumérés à la tâche ou au rendement effectueront dans des conditions égales d'activité, de rapidité et de rendement, des travaux habituellement confiés à des hommes, ces jeunes ouvriers et ces femmes devront percevoir le salaire de l'ouvrier adulte de la même catégorie.

21 juin.

L'enseignement par correspondance.

Pour permettre aux élèves des établissements d'enseignement repliés, qui n'ont pu trouver place dans les établissements publics d'enseignement, de poursuivre leurs études, il vient d'être créé un centre national d'enseignement par correspondance dont le siège est à Paris. Des annexes de ce centre pourront être créées où cela sera jugé utile.

L'organisation de la solidarité nationale.

Marcel Deat, ministre, secrétaire d'Etat au Travail, vient d'adresser aux préfets régionaux et départementaux des instructions détaillées relatives à l'organisation de la solidarité nationale.

A chaque échelon administratif (communes, cantons, départements, régions) sont constitués des comités de coordination chargés d'assurer la conjonction des efforts. Outre des spécialistes, les comités comprendront un certain nombre de représentants du monde ouvrier, artisanal et patronal dont la compétence, le dynamisme et le dévouement se sont déjà révélés dans des circonstances difficiles.

A l'échelon départemental et régional, le secrétariat de ces comités est assumé par les commissaires départementaux et régionaux de la Solidarité nationale.

Il convient de signaler que sur la proposition du préfet régional de Rouen, le ministre a déjà désigné le commissaire régional pour la Normandie, M. Jacques Fromont, qui a déjà réussi à assurer, dans des conditions difficiles, l'indispensable coordination des secours.

L'assaut que subit une des plus belles provinces françaises a déjà réveillé les énergies, des dévouements se manifestent avec une émouvante spontanéité, la solidarité renaît sous le double signe douloureux du feu et du sang.

Le 22 juin.

Le ravitaillement de Paris.

Dans une déclaration à la presse, M. François Chaigne, secrétaire d'Etat au Ravitaillement, vient d'exposer les mesures prises pour assurer la nourriture des Parisiens. L'inscription obligatoire des consommateurs chez les détaillants permettra une répartition rigoureusement équitable des produits alimentaires.

Pour parer en particulier à la crise légumière, des pommes de terre seront amenées sur le marché parisien qui sera décentralisé.

D'autre part, la fabrication des conserves de légumes est interdite dans la région parisienne afin de réserver les légumes frais à la consommation.

Le ravitaillement des Parisiens en pain est assuré.

L'acheminement par la route de nouvelles colonnes de bétail rendra possible l'approvisionnement régulier en viande.

En ce qui concerne le lait, les quantités dont on dispose dans la capitale fournissent leur ration aux enfants jusqu'à l'âge de six ans.

Pour le vin, c'est essentiellement la question des transports qui est la base des difficultés actuelles d'approvisionnement.

Le Secours National.

Le chiffre total des subventions accordées en mars dernier par le Secours National aux œuvres d'assistance s'est élevé à 32.825.445 francs, en augmentation sensible sur le chiffre correspondant de février, qui était de 21 millions.

En particulier, les œuvres consacrées à la protection maternelle et infantile ont reçu plus de 3 millions, contre 483.000 francs en février dernier. D'autre part, les chiffres de distribution des secours de toute nature, vêtements, repas ou denrées alimentaires d'appoint accusent aux nombreux postes du bilan une progression continue.

A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

Matin d'été au Tonkin.

COMMENCEMENT DE JOURNÉE.

Si l'on arrive en général au bureau à la dernière minute, il est des jours où, inexplicablement tout le monde se trouve là en avance.

Alors, pendant que le coolie qui vient tout juste de décrocher les volets s'affaire au balayage, on s'installe sur le pas de la porte... à lire le journal. Déformation professionnelle s'il en fut, car enfin, ce journal, c'est celui pour lequel on a si laborieusement peiné la veille, et l'on devrait, ma foi, savoir ce qu'en vaut l'aune !

Mais il faut bien s'occuper pendant le nettoyage, car le coolie, virtuose du balai fait voltiger la poussière, les vieux papiers et les fournitures de bureau avec une compétence telle que l'atmosphère est pour un certain temps irrespirable.

La démonstration finie, tout rentre dans l'ordre, d'ailleurs ; la poussière retombe, les papiers retournent dans leur coin et, tant bien que mal, encrriers, crayons et pots de colle retrouvent leurs places accoutumées.

~

L'air est frais et, sur la poussière abattue par l'humidité nocturne palpitent encore les pétales rouges tombés des flamboyants. Dans leurs feuillages légers on sent frémir le vent qui garde le subtil parfum des fleurs.

Le ciel est gris tendre avec de tout petits nuages au-dessus de la campagne, verte, paisible, quasi immobile, parfaite comme une peinture.

Tout paraît neuf et heureux au commencement de cette journée, semblable à la route blanche qui s'en va à perte de vue sous la verdure et les fleurs rouges des arbres.

Et le long de cette route vont et viennent tous ces êtres humbles du menu peuple, à la fois ordinaires et si pittoresques : paysans qui tranquillement se rendent à la rizière avec quelques outils ; nhos en chapeaux coniques conduisant des buffles ; robustes femmes qui portent à plein ganh les légumes, les fruits, le riz ; pousses cahoteux de campagne surchargés de paniers et de sacs avec, juchée tout au sommet une accorte congai ; gamine qui, pleine de sérieux rapporte du marché quelque achat infime : piment, herbages ou rognure de viande ; vieille toute cassée traînant lentement ses pieds sur la route avec l'air de n'aller nulle part ; marchande de banh da ou de potage de riz...

Cependant, malgré tout le monde qui circule, il y a peu d'animation ; chacun va à ses affaires à loisir, comme s'il avait toute la journée pour cela et c'est alors qu'on sent bien l'ambiance si particulièrement annamite de désœuvrement matinal, l'insouciance heureuse de gens qui sont longs à se mettre en train et savent si bien jouer de ne rien faire, de regarder tout simplement s'écouler la vie.

Dans le lointain, des paysans travaillent au milieu des rizières, personnages en silhouette qui ont plus l'air de symboles que de réalités. Mais tout près c'est le calme spectacle de la vie rurale : une femme lave à l'étang et chasse sur l'eau verte des vagues en demi-cercles qui s'effacent en s'élargissant.

Sous un toit de latanier le scieur de long, juché sur un fût géant, besogne, le torse déjà luisant de sueur.

A l'éventaire d'une pauvre boutique, quelques coolies s'empifrent de patates bouillies.

Dans l'herbe encore mouillée de rosée, des gosses tout nus font la chasse aux insectes.

Et puis voici que, dans le matin calme où frémissent en sourdine les bruits de la campagne, s'élève le chant rythmé des tireurs de charrette.

Une femme fruste et rieuse lance le couplet sur deux notes, à la tierce :

Đố ai quét sách lá rìng,

Đề tôi khuyên gió, gió đừng rung cây.

Qui pourrait balayer toutes les feuilles de la forêt, Je conseillerais plutôt au vent de ne pas secouer les [arbres,

harmonie que les autres prolongent en chœur par un interminable eù... sur les deux mêmes notes ; et la mélodie paraît trainer encore sur la route longtemps après que la charrette est passée avec ses roues grinçantes sous la lourde charge de bois.

L'air est si doux et frais au commencement de cette journée qu'on se sent tout d'un coup impatient de vivre, de se mettre au travail ; on a la certitude que les heures heureuses seront fécondes en tâches pleines d'intérêt ; on oublie tout à fait qu'il va faire chaud, horriblement chaud, que l'air pur sera bientôt suffoquant de poussière, empuanti par le passage des marchandes de poisson, et le transport des pots d'urine ; que la tranquillité rurale sera bousculée par la course des autos ; que des alertes viendront déranger le travail ; que des mécontents réclameront au téléphone ; que les typos feront des bêtises ; et que le soir, vers 7 heures, on quittera le bureau après une journée trop longue et trop remplie, le corps en loques et le cœur vide d'espoir.

Dans une toute petite case au milieu des mûriers s'éveille le vieux gardien des champs du voisinage. Sur le toit de paille fleurissent les corolles jaunes des courges grimpantes. Touché par un rayon de soleil le bonhomme s'étire, regarde le ciel, respire la verdure, puis il se tourne et se rendort, vieux philosophe heureux, tandis qu'un merle noir vient santiller parmi les fleurs du toit.

H. A.

(COURRIER D'HAIPHONG du 21 juin 1944.)

Une interview de M. Charton.

LES ÉTUDES DE NOS JEUNES.

Que ferai-je après mon Bachot ?

A l'époque actuelle, séparés de la Métropole pour une durée que nous ignorons, de graves problèmes se posent quant à l'avenir de nos jeunes. M. Charton, Directeur de l'Instruction Publique en Indochine, de passage à Saigon, a bien voulu nous accorder une interview sur cette question et, dans cet article, les parents anxieux trouveront quelques indications concernant les possibilités de continuation d'études de leurs enfants.

« Pourriez-vous donner aux lecteurs de Radio-Indochine quelques indications sur la façon d'orienter les jeunes, lorsque ceux-ci auront passé leur baccalauréat ? »

— Je vous répondrai avec plaisir, mais le champ d'informations à ce sujet est très vaste, et il faudrait m'indiquer ce que vous désirez particulièrement savoir.

— Je pense que la majorité des parents ne sait pas exactement en quoi consistent les grandes écoles qui existent maintenant en Indochine et quels titres elles peuvent donner aux étudiants. Par exemple, la Faculté de Médecine. Donne-t-elle à ses étudiants les mêmes titres que les Facultés de France ?

— Mais oui. C'est au nom de la Faculté de Paris que la Faculté de Hanoï délivre les diplômes de docteur, qui font de nos jeunes médecins des savants et des praticiens n'ayant rien à envier à ceux qui sortent des Universités Métropolitaines. Elle forme du reste aussi des pharmaciens et va bientôt nous donner sa première promotion de chirurgiens-dentistes ! C'est la plus ancienne Faculté des grandes écoles indochinoises. Elle est dirigée par le Professeur Galliard, de la Faculté de Paris, et comporte un hôpital d'instruction, avec ses professeurs et ses cliniciens. La Faculté de Médecine forme des médecins et des docteurs qui s'installeront dans toutes les provinces d'Indochine.

— Et la Faculté de Droit ?

— Elle ressemble elle aussi comme une sœur à nos Facultés de France. La plupart de ses maîtres nous sont arrivés après le concours d'agrégation des facultés de droit, et sont classés parmi les meilleurs professeurs de la Métropole. Ses étudiants sont au nombre de trois cents et le niveau des études est sérieux et vraiment réputé. C'est environ trente licenciés en droit que consacre, chaque année, notre Faculté de Droit hanoïenne.

— Mais n'a-t-elle d'autres débouchés que la licence ?

— Vous me posez là une question qui touche justement à une branche peu connue encore dans son activité. Les efforts de notre Faculté vont, en effet, plus loin et débordent la préparation à la licence. Deux Certificats d'Etudes Supérieures de Droit Privé et d'Economie Politique sont ouverts aux candidats docteurs en droit.

— Toutes ces écoles sont accessibles, bien entendu, aussi bien aux Français qu'aux Indochinois ?

— Naturellement. L'Université Indochinoise compte plus d'un millier d'étudiants, parmi lesquels les jeunes Français du pays forment une importante phalange, travaillant côte à côte avec les Indochinois venus de tous les pays de l'Union et que rassemble déjà, en partie, la Cité Universitaire, créée par l'Amiral Decoux et qui continue à s'élever à Hanoï. Cependant, voici un détail qui peut particulièrement intéresser les parents d'étudiants indochinois : à l'Ecole d'Administration Indochinoise, on prépare le Certificat d'Etudes Supérieures Indochinoises, recherché par les futurs mandarins du Tonkin et de l'Annam, ainsi que par les Rédacteurs des Services civils, du reste. La Faculté de Droit forme aussi des juristes et des fonctionnaires, sans compter des jeunes gens familiarisés avec l'étude des questions juridiques et économiques locales, ce qui les rend capables de prendre leur place dans les nouveaux cadres du pays.

— Et les scientifiques, quelle suite peuvent-ils donner à leurs études ?

— Ils ont l'Ecole Supérieure des Sciences. Créée en 1941, elle n'a pas encore achevé son organisation, son établissement. Il lui faudrait pour cela l'appui des ressources de la Métropole, mais déjà elle connaît un succès qui montre bien à quel point sa venue au monde était désirée ! Elle prépare les Certificats de Physique, de Chimie, de Botanique, de Géologie, de Zoologie... Elle donnera en somme à ses étudiants une culture scientifique indispensable pour entrer dans les cadres des nombreux services techniques et scientifiques que le développement de l'Union ne peut que faire croître d'année en année.

— Je crois qu'en ce qui concerne la question des Beaux-Arts, tout le monde sait l'importance et l'activité de cette Ecole. Il me paraît donc inutile...

— Je n'en suis pas si sûr, car beaucoup ignorent peut-être qu'elle comporte deux sections que les événements viennent de nous contraindre à séparer. A Dalat a été installée la section Architecture. Elle est maintenant réorganisée sur le plan exact de l'Enseignement métropolitain de l'Architecture. Cette section a déjà formé des architectes indochinois qui ont révélé leurs capacités au cours de la période que nous traversons et qui voit, sans aucun doute, la renaissance d'un véritable mouvement d'urbanisme indochinois. D'un autre côté, l'Ecole de Peinture, Laque et Sculpture s'est réfugiée à Sontay, dans un paysage bien connu et familier... Sous la direction du Maître Inguimberty, elle forme des artistes probes et sincères qui sont en même temps des maîtres artisans.

— Oui. Nous sommes loin, en effet, des petits tableaux pourléchés et des sculptures naïves que produisaient les artistes indochinois, il y a seulement une vingtaine d'années... Est-il vrai que l'on prépare maintenant, à Hanoï, Saint-Cyr et Polytechnique ?

— Plus exactement on a voulu compléter le rôle de l'Université Indochinoise en essayant de souder les Etudes en Indochine à la préparation des Grandes Ecoles Métropolitaines. On a, en effet, créé à Hanoï, et maintenant à Dalat, une classe de mathématiques spéciales, pour les candidats à l'Ecole Polytechnique et aux autres grandes écoles scientifiques. De même, depuis deux ans, existe une classe supérieure de lettres, pour la présentation éventuelle à l'Ecole Normale Supérieure et aux carrières de l'enseignement. Il est exact aussi qu'une classe de « corniche », comme on dit, ait vu le jour et soit devenue même assez florissante, jeune Saint-Cyr Indochinois qui a reçu en 1943 sa première promotion. Mais toutes ces classes ne sont que des classes préparatoires aux hautes écoles. Elles offrent l'intérêt de ce que, si la rupture persistante de nos relations avec la Métropole ne permet pas d'envisager la date à laquelle ces études aboutiront à des concours précis, nos jeunes auront tout au moins la certitude, par un texte demandé par le Gouvernement de l'Indochine au Gouvernement français, que leur droit de se présenter au concours consacrant leurs études sera sauvegardé et que la limite d'âge sera prorogée de la durée de l'interruption des communications, depuis la date où ils auraient pu se présenter.

— Je crois que ceci rassurera bien des étudiants sur leur avenir ? Les étudiants studieux, et il y en a beaucoup, quoiqu'on en dise...

— Oui, l'Indochine, voyez-vous, est en quelque sorte parvenue à sa majorité intellectuelle, sur le plan universitaire. Il faut créer des débouchés pour notre jeunesse instruite. La tâche de nos services techniques et administratifs se développe et s'alourdit chaque jour. Il devient nécessaire de recruter à nouveau à leur base. Les jeunes étudiants indochinois peuvent, dès maintenant, faire preuve de la valeur de leur formation et rendre les services que l'Indochine réclame d'urgence. On attend beaucoup d'eux : qu'ils fassent en sorte de ne pas nous décevoir.

R. V.

(RADIO-INDOCHINE du 1^{er} juin.)

Sourions tout de même.

MOT DE LA RUE

Un corbillard automobile, chargé, double de si près un taxi qu'il risque de le culbuter. Alors, le chauffeur de taxi, se penchant vers le conducteur du corbillard : — Alors, quoi, tu veux cumuler ?...

CHOSSES LUES

« Lorsque Pépin le Bref se fut débarrassé de Guillaume T^{ch}, il repoussa l'attaque bien ménagée de Buckingham. »

Il s'agit évidemment d'un journal de courses et non d'un cours d'histoire.

RECORD

C'est une histoire d'Hollywood.

— Il était une fois une grande star qui accrochait ses tentures à ses bagues de fiançailles...

(ACTION du 24 juin.)

La mouche et les deux cyclistes.

(Solution)

M. Paf et M. Pouf habitent à 44 kilomètres l'un de l'autre puisque l'aller et retour représente 88 kilomètres.

M. Paf fait du 12 à l'heure, M. Pouf du 10. A eux deux, dans une heure, ils abattent donc 22 kilomètres.

Comme ils vont l'un vers l'autre et qu'ils ont en tout 44 kilomètres à accomplir, ils se rencontreront donc exactement au bout de deux heures ($22 + 22 = 44$, si je ne m'abuse).

La mouche malicieuse a donc fait exactement 152 kilomètres puisqu'elle a volé pendant deux heures... et qu'elle vole à 76 kilomètres à l'heure ($76 + 76 = 152$).

Commentaires. — Toute l'astuce de ce problème consistait dans le fait qu'il ne fallait pas calculer directement le chemin parcouru par la mouche mais la durée du temps pendant lequel elle devait voler. Ceci trouvé, le problème était facile et nous avons reçu de nombreuses réponses exactes. Ce sont celles de M^{me} Giselle H., de M^{lle} Mary Anne Honyne, de M. A-Touch, de MM. Kornélius, Korniloff et Compagnie.

Un abonné de Kampot, M. Sathieu, dont la solution est aussi exacte, estime que M. Paf doit être plus musclé que M. Pouf et propose de faire suivre à ce dernier un entraînement poussé (évidemment... en le poussant il ira plus vite). Quand à la mouche, il trouve qu'elle pourrait rendre des points aux autocars quand à la vitesse.

N'empêche que je suis sûr que quand elle rencontre un autocar elle n'hésite pas à se faire transporter gratis, nourriture comprise du reste, grâce aux jarres de « nuoc mam », poissons séchés et tutii quanti.

Un homonyme du célèbre Toto Guérin nous a aussi envoyé une réponse exacte.

Du coq à l'âne.

~ Les problèmes de mots croisés intéressent de nombreux lecteurs. La sollicitude de M. Tristan Bernard leur conféra des lettres de noblesse. Il y avait en France avant la guerre des journaux qui leur étaient exclusivement consacrés et des spécialistes qui en vivaient. Un patient lexicographe a eu l'idée de composer un gros volume, d'ailleurs fort coûteux, où tous les mots de la langue française sont classés trois fois : par ordre alphabétique d'abord puis par catégories et enfin par nombre de lettres. Mais ce bienfaiteur des chercheurs de mots croisés vient de faire un émule qui, lui, a eu l'héroïsme de refaire les trois classements en lisant les mots à l'envers. Et comme le premier ouvrage portait le titre de Vade-Mecum, il a donné au sien, assez spirituellement, celui de Vade-Retro.

Les lecteurs du Radio-Bulletin utilisent-ils ces lexiques pour résoudre les problèmes ardu du dimanche ?

~ Une date qui, bien que ne marquant point un tournant de l'histoire, restera à jamais mémorable, surtout pour les gens affairés est celle de l'invention du sandwich.

Il y a 180 ans environ que pour la première fois, on a pris comme collation une mince tranche de jambon entre deux petites tartines de pain beurrées.

C'est lord Sandwich, le quatrième du nom qui a imaginé ce moyen hâtif d'apaiser la faim. C'était un joueur effréné : il était nuit et jour devant le tapis vert. Rien ne devait interrompre ses parties de cartes, pas même les repas.

Il « inventa » donc les fameuses tranches qu'on lui apportait pendant qu'il était à la table de jeu.

Le nom de l'« inventeur » resta à l'invention. Encore à l'heure actuelle certains enragés du bridge prennent de cette façon un acompte sur le dîner.

~ Il est parfois difficile de se procurer en ce moment des lames pour rasoirs mécaniques, et nombreux sont ceux qui sont revenus au « sabre » de nos pères.

Les rasoirs et leur emploi étaient connus dans l'antiquité. Les Romains connaissaient le fer, et savaient le travailler. Ils étaient capables d'affiler un rasoir. S'il faut en croire Pline, l'importante corporation des coiffeurs avait ouvert des salons de coiffure ; mais l'hygiène ne régnait guère, car le même Pline nous

apprend que les barbiers d'alors (horresco referens !) aiguisaient leur rasoir en crachant sur la pierre. Une épigramme de Martial nous renseigne encore à ce sujet sur le barbier Antiochus : « Plus terribles sont les rasoirs que les couteaux dont les prêtres de Cybèle se déchirent les membres au son du tambour ». Le rasoir était donc connu des Romains. Il l'était même des Egyptiens.

~ Une chose qui date d'encore bien plus longtemps c'est le pastis. Beaucoup de personnes ignorent que déjà dans l'Apocalypse on signalait la terrible fléau représenté par les boissons à base d'essence d'anis. On y lit en effet (chapitre VIII, versets 10 et 11) : « Le troisième ange sonna de la trompette. Et il tomba du ciel une grande étoile ardente comme un flambeau, et elle tomba sur le tiers des fleuves et sur les sources des eaux... »

« Le nom de cette étoile était Absinthe et le tiers des eaux fut chargé en absinthe et beaucoup d'hommes moururent par les eaux parce qu'elles étaient devenues amères. »

S'ils y avaient mis un morceau de sucre, comme on faisait à Marseille, cela ne serait sûrement pas arrivé.

~ C'est peut-être depuis cette époque qu'il existe à Marseille des poissons qui vivent hors de l'eau. En tous cas Marius affirmait à son ami Olive qu'il en avait vu.

« Té, moi aussi, riposte l'autre, même que j'en avais un qui venait me manger dans la main. Un jour qu'il faisait très chaud, je lui avais donné à boire dans une grande jatte... »

— Et alors ?

— Alors le malheureux, pendant que j'avais le dos tourné, il s'est noyé ! Il avait perdu l'habitude de l'eau. »

AII BORON.

(RADIO-BULLETIN du 15 juin.)

Varlétés et documents.

LA LIÈVRE DANS LA LUNE

(Conte laotien).

Au plus profond de la grande forêt, tout près du royaume de Luang-prabang, un corbeau, un lièvre et un renard vivaient en bonne intelligence.

Les trois amis habitaient une grotte spacieuse et y coulaient des jours heureux dans le calme et la méditation, s'apprêtant à passer ainsi fort tranquillement la terrible saison des pluies laotiennes.

Très prévoyants, ils avaient fait chacun d'amples provisions de graines, d'herbes et d'os de toutes sortes, et, sans soucis pour l'avenir, ces intelligents animaux assistèrent au déchaînement des éléments.

Au bout de quelque temps les rivières débordèrent, noyant tout sur leur passage et emportant les bêtes imprudentes qui s'aventurèrent dehors.

Il ne resta bientôt plus rien sur terre et rien sur les arbres.

Et pendant des jours et encore des jours, et pendant des mois et encore des mois, sans un moment d'arrêt, la pluie tomba.

Lièvre, corbeau et renard commencèrent pourtant à s'inquiéter, car leurs abondantes provisions diminuaient. Il fallut se rationner, puis se priver et finalement ils ne possédaient plus qu'une poignée de grains, un petit bout d'os et quelques brins d'herbes affreusement sèches.

Puis, ce fut la famine complète.

Les trois compagnons, le ventre creux, regardaient ce désastre et s'apprêtaient à mourir, quand, un soir, par un temps encore plus épouvantable que de coutume, ils virent entrer dans leur grotte un homme squelettique, vêtu de haillons et que la souffrance et l'extrême vieillesse rendaient pitoyable.

Le misérable leur demanda par grâce quelque chose à manger ; moins que rien, un vieil os à ronger, une pincée de graines à avaler, quelques herbes à mâcher, n'importe quoi qui l'empêcherait de mourir.

Les amis consternés lui montrèrent le foyer éteint, la marmite vide... Mais ils furent si émus de voir une détresse plus grande que la leur, qu'ils tinrent conseil.

Le renard, le premier, prit la parole et décida de sortir, dans l'espoir de rapporter un peu de nourriture. Il partit aussitôt et il erra de longues heures, luttant contre le vent et la pluie.

A la nuit tombante seulement il revint, se traînant, transi jusqu'aux os, la tête basse... Il n'avait rien trouvé.

Le corbeau, à son tour, essaya de s'envoler hors de la grotte, mais transpercé par la pluie et drossé par le vent, il ne put rien découvrir. Il rentra désespéré au gîte.

Le lièvre pria alors ses compagnons de ranimer le feu, de remplir d'eau la marmite. Lorsque l'eau commença à bouillir il sauta d'un bond dans la marmite et s'y laissa cuire pour sauver ses amis de la famine.

A la vue de ce sacrifice terrible, le mendiant se releva ; ses haillons tombèrent et un être d'une grande beauté et vêtu d'étoffes somptueuses dressa la haute taille.

Le renard et le corbeau, à la vue de ce miracle, comprirent que Bouddha lui-même était venu jusqu'à eux.

Bouddha parla et sa voix était douce comme la plus douce musique :

« Pour un vieillard inconnu vous avez exposé vos existences, vous, corbeau et vous renard. En récompense, toujours je vous protégerai et il ne vous sera jamais fait aucun mal dans cette forêt.

» ... Quant au lièvre, dont le sacrifice fut plus grand encore, je veux le ressusciter et le rendre immortel. »

Aussitôt Bouddha apaisa la tempête et regardant la lune, qui était pleine, il y envoya l'image du lièvre qui vint s'y plaquer et s'y incruster fort exactement.

Depuis ce temps, au Laos, les renards et les corbeaux sont restés sous la protection de Bouddha et personne ne songe à les attaquer.

Le lièvre est vénéré par les Laotiens et chaque mois, durant une semaine, dans la pleine lune resplendissante, on peut parfaitement distinguer la silhouette d'un petit lièvre qui regarde la terre et les hommes comme pour les encourager à être toujours meilleurs.

Renée SAMAT.

(RADIO-BULLETIN du 15 juin.)

LA VIE INDOCHINOISE

19 juin.

Dalat. — Par arrêté en date du 17 juin, le Gouverneur Général a décidé de fixer à 2 % le taux d'intérêt annuel des bons du Trésor indochinois.

Le nouveau taux s'appliquera à tous les bons souscrits ou renouvelés à partir du 1^{er} juillet.

Saigon. — Au cours des championnats de natation de Cochinchine qui se sont disputés le 17 et le 18 juin à Saigon, le nageur Dang-van-Minh, de la province de Vinh-long, a battu le record d'Indochine des 1.500 mètres nage libre, en 21 min. 58 sec., ancien record détenu par Le Vilain en 22 min. 47 sec.

Huê. — La Commission chargée d'examiner les projets de construction de la maison Sports-Jeunesse-Légion-I.P.P. en Annam s'est réunie le 3 juin 1944.

Sur les onze projets présentés, la Commission en a retenu cinq.

Haiphong. — Par arrêté du Résident Supérieur au Tonkin en date du 7 juin courant, MM. Leang-tcheng-Yeou et Chu-vah-You sont respectivement nommés aux postes de chef et de sous-chef de la Congrégation chinoise de Canton à Haiphong.

20 juin.

Hanoi. — L'Assemblée générale annuelle de l'Association Sportive du Tonkin a eu lieu, dimanche 18 juin, au local de l'A.F.I.M.A. sous la présidence de M. Couteau, président.

Les 29 provinces du Tonkin étaient toutes représentées.

Phnom-penh. — Le Résident Supérieur Georges Gautier a effectué, le 7 juin, une tournée dans la province de Svayrieng. Il inspecta les boisements de cette province, s'arrêta aux charbonnières de charbon à gazogène de Kompong-Krassang et de Kompong-Trayung, visita Kompong-Mienchey, où il se rendit compte des travaux déjà accomplis et ceux restant à faire pour relier le réseau routier de cette division à la route coloniale 22 (Kompong-Cham).

Hanoi. — M. le Résident Supérieur au Tonkin s'est rendu en tournée d'inspection au Tam-dao, le mercredi 21 juin. Il a visité divers chantiers de route et de construction ainsi que le Camp de jeunesse féminine dirigé par M^{me} Vignes.

— Le montant des souscriptions recueillies en Annam, du 25 au 31 mai inclus, et au Tonkin pendant la première quinzaine de juin, au profit des victimes des bombardements en Indochine s'est élevé à 10.835 \$ 58.

23 juin.

Hanoi. — Le 2^e jour du 5^e mois annamite, qui tombe cette année le 22 juin, est l'anniversaire de la fondation de l'Empire d'Annam par l'empereur Gia-Long. A cette occasion, dans toutes les provinces, un hommage solennel est rendu à S. M. l'Empereur d'Annam.

A Hâdong, la cérémonie, qui a eu lieu à 7 h. 30 à la Pagode royale, a été rehaussée de la présence de M. le Résident Supérieur au Tonkin. Le Chef du Protectorat a tenu, en effet, comme l'année passée, à s'associer à l'hommage rendu à la dynastie.

— Le Chef du Service Economique local avise la population que les couvertures de kapok, qui sont actuellement en vente libre à l'O.C.A.D. (30, rue des Voiles, Hanoi) et dans les chefs-lieux de chaque province, sont vendues au-dessous de leur prix de revient, grâce à une ristourne de compensation de 5 \$ 50 allouée pour offrir à la population une marchandise à moindre prix. La ristourne de compensation ne pourra pas être définitivement assurée. La population a donc le plus grand intérêt à acheter, dès maintenant et sans attendre l'hiver, les couvertures de kapok à bas prix.

— L'Administration des P. T. T. fait connaître que des télégrammes privés peuvent être expédiés d'Indochine à destination des pays d'Europe désignés ci-après :

Espagne, Portugal, Suède et Suisse.

Ces télégrammes sont soumis aux conditions suivantes :

- 1^o Seul le langage clair français est admis ;
- 2^o Les télégrammes doivent comporter la signature de l'expéditeur ;
- 3^o Provisoirement, ne sont acceptés que des télégrammes ordinaires à plein tarif traitant exclusivement d'affaires familiales ;
- 4^o Les télégrammes ne sont acceptés qu'aux risques et périls de l'expéditeur.

Huê. — Ce matin, à 7 h. 30, le Résident Supérieur en Annam a assisté à une messe célébrée en la cathédrale de Phu-Cam par S. Exc. Mgr Drapier, délégué apostolique, à l'occasion de la Fête nationale de l'Annam.

Puis, à 9 h. 30, accompagné des principales personnalités françaises, le Résident Supérieur s'est rendu au palais Càn-Chanh présenter à Sa Majesté les vœux du Maréchal de France, Chef de l'Etat, du Chef du Gouvernement, de l'Amiral Gouverneur Général, de la Colonie française et ses vœux personnels pour le bonheur de la Famille Impériale et la prospérité de l'Empire d'Annam.

Sa Majesté a exprimé au Chef du Protectorat ses sincères remerciements et y a ajouté les vœux qu'Elle forme pour la France et pour le Maréchal.

— L'équipe des Sports Touranais vient de s'assurer le titre de champion d'Annam de foot-ball 1943-1944, en battant en finale l'U.S.C.F. Nha-trang par 3 buts à 2 après prolongations.

Dalat. — Un décret du 8 juin vient de nommer à titre posthume chevalier de la Légion d'honneur M. Lê-van-Nha et M^{me} Labarre.

M. Lê-van-Nha, télégraphiste du Service des gares, a trouvé la mort en service, à l'âge de 32 ans, en demeurant à son poste en gare de Tourane pour donner le signal d'alerte aérienne, évitant ainsi un grave accident à un train attendu. Né à Bac-môn, province de Thua-thiên, il était fils de M. Lê-Muu et de M^{me} Dang-thi-Luât. Il avait été cité à l'ordre du jour des Chemins de fer pour son acte de courage et son haut sentiment du devoir.

Sœur Marie-Thérèse Labarre, fille de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, est récemment décédée à Dalat des suites du typhus contracté en soignant ses malades. Arrivée en Indochine en 1931, elle était depuis 1938 à Djiring pour soigner les lépreux. Elle en parlait mourante, donnant le suprême exemple d'une vie toute consacrée aux souffrances des autres.

Puisse Français et Indochinois voir dans ces deux vies, toutes de sacrifice et d'abnégation, une nouvelle preuve que la noblesse d'âme et le don total de soi, ne connaissent ni race, ni frontière.

24 juin.

Dalat. — A la fin de la matinée, le Gouverneur Général est allé visiter la maison de retraite des fonctionnaires sous la conduite de M. Le Bret, administrateur des Services civils en retraite. Il s'est rendu ensuite à l'hôpital provincial de Dalat, pour examiner sur place avec le docteur Daspect, médecin-chef, et M. Lagisquet, architecte municipal, les travaux d'agrandissement qui s'y exécutent ou doivent y être entrepris.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Claude, fils de M. et de M^{me} Champinadas (17 juin 1944) ;

Christian, fils de M. et de M^{me} Collomb (17 juin 1944) ;

Nguyễn-quốc-Quân, fils de M. et de M^{me} Nguyễn-van-Nghiêm (17 juin 1944) ;

Séverine, fille de M. et de M^{me} Legras (19 juin 1944) ;

Nelly, fille de M. et de M^{me} Céleste (21 juin 1944).

COCHINCHINE

Gisèle, fille de M. et de M^{me} de Rozario ;

Auguste, fils de M. et M^{me} Leporte ;

Marguerite Hoa-Cuc, fille de M. et de M^{me} Tran-kim-Quan ;

André, fils de M. et de M^{me} Mattei ;

Fred, fils de M. et de M^{me} Dragyn (11 juin 1944) ;

Nicole, fille de M. et de M^{me} Minoux (10 juin 1944) ;

Annick, fille de M. et de M^{me} Oppenheim ;

François, fils de M. et de M^{me} Perrier.

MARIAGES.

TONKIN

M. Paul Boyer avec M^{lle} Colette Casalta (17 juin 1944) ;

M. Alphonse Hoffschir avec M^{lle} Simone Gesbert (17 juin 1944).

COCHINCHINE

M. Georges Bénitte avec M^{lle} Paulette Cacheur (14 juin 1944).

DÉCÈS.

TONKIN

Mariane Nguyễn-phu-Khôi, fille de M. et de M^{me} Marie, Joseph Nguyễn-phu-Hai (20 juin 1944) ;

M. Lucien Renou (20 juin 1944) ;

M. Paul, Eugène George (16 juin 1944) ;

Elise Guyon (16 juin 1944).

COCHINCHINE

M. René Croyal (16 juin 1944) ;

M^{me} Léon Celimon (16 juin 1944).

LES LIVRES

Pour paraître en juillet

CŒURS VACANTS

ROMAN

par Claude DERVEN

Vendu au profit du Secours National

Editions du « Courrier d'Haiphong ».

Du même auteur, au profit du Secours National :

SUR LES ROUTES DU LEVANT

(I. D. E. O., Hanoi, 1941.)

LÉGENDES ET TRADITIONS

(« Courrier d'Haiphong », 1942.)

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ M. M..., à Hanoi. — Nous transmettons à M. J... de T..., à Tourane votre lettre et déclarons ouverte la controverse :

« Je crois utile de vous dire que c'est M. J. de T..., à Tourane qui fait la faute.

Son dictionnaire retarde un peu. S'il avait pris l'édition du « Petit Larousse » 1938, il y aurait lu :

Entrecôte, n. f. (autrefois m.) : morceau de viande coupé entre deux côtes. »

L'Académie a ainsi modifié l'orthographe de nombreux mots et il n'est pas mauvais de se documenter avant de proposer des « colles » à autrui.

J'ai pu constater, par exemple, que presque tous les auteurs ignorent que l'apostrophe de grand' mère, grand'messe, par exemple, était remplacée par un trait d'union. »

Avis aux grammairiens.

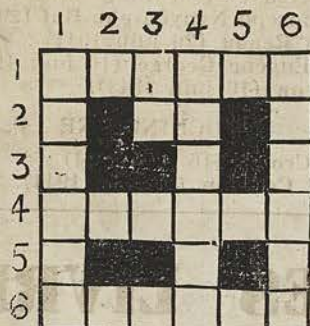
~ H. M..., à Hanoi. — Nous connaissons très bien ce monsieur dont les propos vont ont irrité et dont vous regrettez de ne pas connaître l'identité. Il s'appelle Monsieur O. Portun.

~ M^{me} C..., à Saigon. — Nous emprunterons notre réponse à Mireille :

« Mais non, mais non, mais non, madame. »

**Les « Mots croisés Poétiques »
de Georges Rimant.**

N° 1. — Présentation et explication du jeu.



Voulez-vous, chers lecteurs dispersés dans l'espace
Du sol indochinois, me faire le crédit
— Puisque, en se récréant, le temps plus vite passe —
De me suivre en ce jeu que je crois inédit ?

Il vêt les « Mots croisés » d'un peu de fantaisie :
Tous les mots à placer dans le carré ci-joint
Sont inclus pêle-mêle en cette poésie.
A vous de les trouver ! Mais, de légendes, point !

Chaque strophe contient au moins un des vocables,
— Horizontaux ou bien verticaux, — dont l'emploi
Permet seul de remplir les cases praticables :
Telle est l'unique règle et la très simple loi.

Assurément, ce jeu n'est pas exempt de piège ;
Défiez-vous de choir dans tel affreux panneau,
Qui, pour mieux vous tromper, figure un stable siège ;
Et du fil d'Ariane enserrez bien l'anneau !

Pourtant, je suis certain — et point je n'exagère —
Que vous réussirez sans efforts inouis,
Gardant l'esprit serein et la tête légère ;
Et, s'il en est ainsi, vrai, je m'en réjouis.

Mais si, malgré vos pleurs ou vos acrimonies,
Vous n'avez pu percer l'énigme de ces vers,
N'allez pas me vouer, de grâce, aux Gémonies,
Ni m'offrir en pâture aux démons des Enfers !

Georges RIMANT.

Solution des mots croisés du numéro 199.

N° 1

Mers, Marines et Marins

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	B	A	L	A	N	C	E	L	L	E
2	R			M		A	V	I	O	N
3	I		E	P	I	N	E	S		F
4	D	I		H		O		S	E	L
5	G	A	L	I	O	N		E	T	E
6	E		E	T	U	N		S	A	C
7	P	E	A	R		I			I	H
8	O	N	D	I	N	E	S		S	U
9	R		E	T		R	O	I		R
10	T	I	R	E	V	E	I	L	L	E

La *Table des matières* de l'année 1943,
classée par auteurs et par matières, vient de
paraître.

Elle est en vente chez nos dépositaires
aux prix de 1 piastre.

La *Table des matières* de 1940 à 1942 in-
clus, déjà parue, est en vente chez nos dé-
positaires de Hanoi, Hué, Saigon et Phnom-
penh.

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16^e arrondissement

— Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy —

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

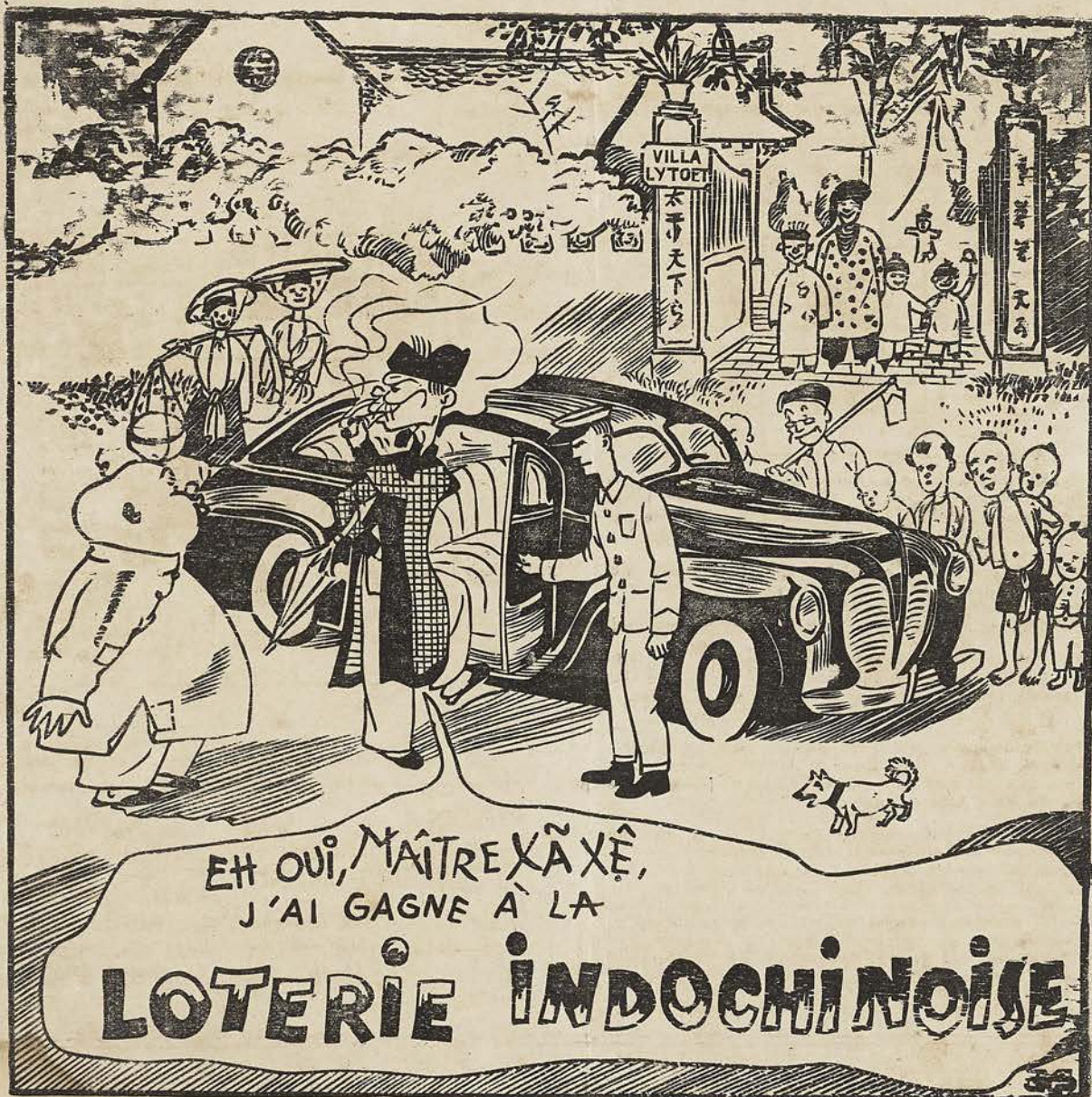
de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Imprimerie G. TAUPIN ET C^e



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, B^d Francis-Garnier, HANOI

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société:

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD
et dans les principaux centres du Delta.

Steeple-chase

ou

LES COURSES CHEZ SOI

Jeu de présentation très soignée comprenant :

- 8 chevaux numérotés en plomb
- 3 barrières assorties
- 2 haies
- 1 rivière
- 1 mur
- 1 poteau
- 2 cornets, 2 dés
- 1 grand plateau pliant formant piste,
format : 1^m 20 × 0^m 79.

***Se joue suivant les règles
des champs de courses***

**En vente à la Librairie TAUPIN
50, Rue Paul-Bert — HANOI**

Le jeu complet.. .. 70 \$ 00
Port et emballage en plus.

*La règle du jeu est envoyée gratuitement
sur demande.*